



Itinéraire d'un futur  
parkinsonien



# Roman

## Itinéraire d'un futur parkinsonien

Xavier découvre à 49 ans qu'il est atteint d'une maladie neurologique incurable. Cette nouvelle va bouleverser sa vie. Mais surtout, il va essayer de comprendre pourquoi cela arrive à lui.

- Aurait-il pu l'éviter en agissant différemment ou emprunter un autre chemin?
- Les trahisons, les deuils, les histoires de famille, sa vie maritale et sa nouvelle paternité ont-ils précipité le déclenchement de la maladie?

Le livre ne parle pas seulement de la maladie mais retrace cette introspection dans la vie du personnage. L'auteur décrit des tranches de vie vécues par Xavier afin d'en extraire sa personnalité.

Tout cela bien évidemment s'entre-mêle et se recoupe, puisque, comme une pièce de théâtre, les portes s'ouvrent et se referment sur différents personnages qui traversent sa vie durant ces années qui défilent.

L'auteur : Olivier de GEFRIER est un passionné de ce qui touche à l'humain et la potentialité du cerveau. Il décrit avec humour, tendresse et férocité un personnage qui lui ressemble.

## Chapitres:

- Sa maladie (2011)
- Le cortex cingulaire antérieur - La Trahison (2008)
- Plasticité du cerveau - l'expérience professionnelle (1984 - 2008)
- Le Cerveau limbique - Les Deuils
- Linné - La famille
- Vie maritale et nouvelle paternité
- Le Cauchemar
- Epilogue

## Sa maladie (2011)

Xavier dormait toujours du sommeil du juste. Depuis quelques semaines c'était le réveil qui était plus difficile. Les nuits étaient plus douces que ses jours et chaque matin le replongeait dans la réalité actuelle de sa vie. Il avait bien dû admettre que la maladie était là enfouie dans son corps et se rappelant de plus en plus à son bon souvenir.

Il venait de fêter ses 49 ans lorsque son bras droit est devenu un bras à gauche et que sa jambe droite paressait lors de la marche. Des gestes pourtant simples comme actionner l'accélérateur de son scooter ou tenir une souris d'ordinateur devenaient réfléchis et donc pénibles.

Il avait consulté son médecin généraliste avec qui il entretenait d'excellentes relations depuis de nombreuses années et qui jusqu'ici lui faisait, avec sollicitude, ses certificats d'aptitude pour la pratique de ses sports préférés comme l'équitation et la boxe française et qui n'hésitait pas en fin de consultation à rajouter une ordonnance pour des petites pilules bleues ou jaunes, bien utiles pour sa vie de célibataire d'avant. Davant son récent mariage et d'avant la naissance de son fils où la vie était faite de rencontres de célibataires parisiens trentenaires et quadragénaires qui pensaient tous que leur avenir affectif était devant eux et ne pourrait que s'améliorer.

Son médecin lui ordonna une batterie d'examens sanguins qui s'étaient avérés négatifs ou normaux. Des résultats rassurants pour cet hypochondriaque de nature. On poussa plus loin l'investigation et Xavier passa des IRM. La lecture des rapports était rassurante et les images montraient un joli cerveau en bon état et un rachi-cervical de toute beauté.

Xavier en conclut que ses symptômes devaient être d'ordre psychologique en rapport avec la période difficile qu'il traversait depuis bientôt 3 ans maintenant. Il accepta toutefois sur la préconisation de son médecin généraliste de consulter un neurologue qui en l'espèce était une neurologue.

Il eut à peine le temps de remarquer que celle-ci était une bien belle femme qu'elle lui annonça sur un ton anodin :

- « *Je vous rassure, ce que vous avez se soigne aujourd'hui très bien...* » et commença à remplir une ordonnance – puis rajouta sans lever le nez :

- « *C'est un syndrome parkinsonien* ».

Ce fut comme un coup de tonnerre pour Xavier. Sans être expert, il y a des mots qui font peur et celui de Parkinson en faisait partie. Surtout depuis la béatification de Jean-Paul II qui reposait justement sur la guérison avérée d'une sœur souffrant de cette maladie. Il voulut se faire expliquer la différence entre un syndrome parkinsonien et la maladie de Parkinson. La neurologue lui expliqua que c'était comme avoir les symptômes de la grippe sans avoir la grippe.

- « *Alors j'ai la maladie ou pas?* » tenta de savoir Xavier.
- « *Je ne sais pas. On verra dans trois mois à la façon dont vous réagirez au traitement. Cela fera 90 euros!* » « *Ah non, je ne prends pas encore la carte bleue- chèque ou espèces* ».

Xavier se retrouva sur le trottoir complètement abasourdi. Il n'entendait plus les bruits de la rue et peinait à démarrer son scooter. La rue de la Convention avait changé subitement d'allure. Il titubait presque. Il avait l'impression d'être seul au monde dans cette rue encombrée tant il était indifférent à ce qu'il s'y passait.

De retour chez lui, il se rua sur internet et compila tout ce qu'il pouvait trouver sur cette pathologie. En tout état de cause, rien de ce qu'il lisait ne pouvait lui remonter le moral.

Son médecin, lui dit, à juste titre, que tout ce qu'on trouvait sur internet venait forcément de personnes qui allaient mal et par conséquent les gens qui vivaient bien cette maladie n'écrivaient pas.

Xavier apprit aussi qu'il allait vivre une « *lune de miel* » avec Monsieur Parkinson. Un joli mot pour dire que tant que les traitements font de l'effet, les symptômes disparaissent ou s'atténuent et que la vie redevient presque normale avec deux ou trois cachets à ingurgiter par jour. Mais chacun sait que le moment de grâce d'une lune de miel ne dure jamais vraiment. Chez Parkinson, elle est estimée de deux à huit ans selon les rapports que vous entretenez avec la maladie. Ensuite, les emmerdes commencent vraiment. Parkinson est une maladie neuro-dégénérative qui affecte notamment la production de dopamine produite par des neurotransmetteurs indispensables à l'élaboration des mouvements. C'est une maladie incurable et les traitements ne font que soigner ou plus prosaïquement cacher les symptômes. On prescrit généralement de la L-dopa à des doses de plus en plus élevées pour pallier cette déficience en dopamine. Ce qui induit bien évidemment des effets secondaires. Jusqu'au moment où malgré les doses maximales de L-Dopa le traitement perd de son efficacité, ce qui signifie en clair l'arrêt de la lune de miel.

Comme souvent à ce stade, Xavier était dans le déni de ce diagnostic surtout que l'explication de texte de la neurologue avait été des plus courtes. Neurologie n'est pas psychologie. Il y avait pour lui confusion entre le syndrome et la maladie avérée puisqu'un syndrome parkinsonien n'induisait pas forcément que vous étiez atteint de la maladie. Il voulut donc croire encore à l'erreur de diagnostic.

Il commença néanmoins le traitement prescrit qui consistait à avaler une pilule trois fois par jour ce qui lui donnait régulièrement des nausées.

Les semaines passant, force est de constater que les symptômes diminuaient sans toutefois disparaître complètement.

Sa femme insista pour qu'il prenne un second avis et surtout qu'il se fasse suivre en milieu hospitalier. Il pensait, à tort ou à raison, qu'il aurait plus facilement accès à des nouveaux traitements issus de la recherche. Car toujours d'après internet, la recherche avançait à grand pas. Même sa neurologue qu'il peinait à joindre au téléphone lui dit que l'on ne traitait pas cette maladie aujourd'hui comme on le faisait il y a à peine 5 ans.

Le début d'une « lune de miel » et la recherche qui avance, voilà de quoi lui redonner un peu le moral.

Grâce à un contact professionnel de sa femme dont le mari connaissait un professeur ami avec un chef de service, il obtint rapidement un rendez-vous avec le responsable de neurologie d'un grand hôpital privé parisien.

Ainsi est fait le système français, nous ne sommes pas tous égaux devant la maladie. Meux vaut avoir de bonnes relations pour se faire soigner dans de bonnes conditions et se faire ouvrir les bonnes portes.

Xavier se rendit à la consultation sans grande conviction, ne voyant pas vraiment ce qu'on pourrait lui dire de plus, au stade où il en était. Mais le « piston » ayant été activé, il fallait l'honorer.

Il fut reçu effectivement par le chef de service de neurologie, un homme de grande taille d'une cinquantaine d'années, à l'allure élégante. Bref, l'idée que l'on se fait d'un responsable d'un département hospitalier, un physique rassurant devant aller de pair avec de bonnes connaissances. Xavier se fit néanmoins la réflexion sur l'aspect minimaliste de la pièce où il était reçu : un simple

bureau avec un ordinateur qui datait et peu ou pas d'instruments médicaux, si ce n'est une table de consultation recouverte de papier blanc alimenté par un dévidoir.

Le médecin lui demanda de raconter son histoire et son parcours. Puis l'ausculta sobrement en lui faisant effectuer quelques mouvements et en lui demandant de marcher à travers la pièce. Puis la sanction arriva!

- « *Monsieur, vous avez en effet un Parkinson* »
- « *Vous voulez dire un syndrome ?* » rajouta Xavier
- « *Nbn! pour moi cela semble évident, vous avez un parkinson idiopathique* »

Xavier tenta un trait d'humour :

- « *Uh parkinson idiopathique pastrès sympathique, n'est-ce pas?!* »

Cela fit à peine sourire le médecin qui rajouta « *idiopathique signifie causes inconnues* ».

Il continua par des explications néanmoins possibles de la survenue de cette pathologie.

Xavier retint surtout que finalement chacun était amené à être un jour parkinsonien, à condition de vivre 150 ans. La baisse de production de dopamine est inhérente au vieillissement d'un individu.

Puis, le médecin prit son temps, sans tenter de dédramatiser la situation, pour expliquer la maladie et pour répondre aux questions que Xavier pourrait se poser. Un patient est finalement un paranoïaque en puissance. Il craint toujours que l'on ne lui dise pas tout ou que l'on lui cache quelque chose sur son état « *pour le protéger* ». C'est la théorie du complot envers le malade.

Le médecin modifia toutefois le traitement prescrit par la neurologue.

La consultation dura environ 45 minutes et Xavier fut satisfait de la façon dont il avait été reçu. Un second rendez-vous était prévu dans 3 mois pour faire le point sur la réaction au traitement.

Depuis déjà quelques semaines, au moment où l'éventualité d'un syndrome de Parkinson devenait de plus en plus probable, Xavier entreprit des séances régulières d'acupuncture et consulta un homéopathe.

Nbn pas qu'il croyait que ces médecines douces pouvaient le guérir mais peut-être diminuer ses symptômes et surtout améliorer son état général fait de grosses fatigues et d'un moral à la limite dépressif. De plus, cela faisait du bien de s'occuper de soi et de parler.

Il reconnut dans l'homéopathe un vrai humaniste plein de compassion et très à l'écoute. Celui-ci parla « *de remettre debout le bonhomme* » et lui prescrivit une liste de fioles faites d'oligo-éléments et de pilules homéopathiques ou à base de plantes.

Pour l'acupuncture, cela fut plus folklorique.

Sur les conseils d'une astrologue qu'il avait aussi consultée, il atterrit chez Mme Yu, une petite chinoise par la taille au fin fond d'un local dans le 14<sup>ième</sup> arrondissement. Celle-ci parlait à peine le français et la communication se faisait souvent par l'intermédiaire d'un petit ordinateur traducteur français/chinois et beaucoup de sourires de complaisance. Un vrai dépaysement pour 60 euros l'heure, avec la magie de l'Orient en complément : des tiges d'encens pour honorer un petit autel taoïste, une musique lancinante faisant plus penser à des psalmodies qu'à une véritable mélodie, des idéogrammes en poster scotchés sur les murs et la « carte » des points d'acupuncture sur le corps humain. Mme Yu, en plus de sa manipulation des aiguilles fournissait en fin de séance un petit sac en papier rempli de plantes à l'origine inconnue, à prendre matin et soir, le tout pour 10 euros pour 7 jours de traitement.

Chacun avec leurs mots, l'acupuntrice et l'homéopathe avaient la même explication sur l'origine de ces syndromes.

Pour eux, Xavier avait subi une période consécutive *d'anni horribiles* (d'années horribles) tant sur le plan affectif que professionnel. La jambe représentant le mouvement, « *avoir mal à la jambe* » avait un lien direct avec notre façon de voir l'avenir et notre capacité à nous propulser et avancer dans la vie.

De même, le bras droit représentant l'action, « *avoir un bras paresseux* » signifiait que l'on se refusait à agir et à donner. En clair, le corps de Xavier ne voulait plus avancer et lui faisait savoir ainsi.

Pour Mme Yu, c'était un mauvais équilibre entre le Ying et le Yang.

Il suffisait donc à Xavier de trouver la force de sortir de l'ornière pour que les choses se remettent en place.

Bien que poétique, Xavier trouvait cette façon de voir un peu simpliste. Certes, il traversait une zone de turbulences à répétition, mais à ses yeux cela restait bien supportable au regard d'autres

souffrances bien plus terribles vécues par nos congénères et dont les journaux télévisés nous ressassaient.

Il se souvenait que souvent entre amis, il y a des années en arrière, ils s'imaginaient comment serait leur vie en l'an 2000. Les projections étaient souvent classiques mariant femmes et enfants avec une position bien assise.

Jamais il n'aurait cru qu'elle pouvait être celle d'aujourd'hui. C'est pourquoi lorsque Xavier se réveillait le matin, il se répétait intérieurement « *et non ce n'est pas un rêve!* ».

L'avenir qu'il entrevoyait le faisait frémir d'inquiétude : Il allait vivre aux crochets de sa femme qui ne manquera pas de le lui faire remarquer, sans projet professionnel valable. La maladie allait progresser le rendant de moins en moins autonome. Il sera devenu un « *homme au foyer* » servile ne pouvant se rebeller car conscient de sa situation.

Il se rappelait une série américaine qu'il regardait lorsqu'il était adolescent

« *Code quantum* ». A chaque épisode, le héros était propulsé dans la peau d'un personnage et vivait ainsi sa vie. Il devait résoudre un problème lié au personnage dont il empruntait l'identité.

A cet instant, Xavier aurait voulu changer de vie et de peau.

Toutefois, il devait admettre que ses symptômes décrits comme parkinsonien étaient bien apparus à un moment particulier de son existence. À la suite d'une succession de déconvenues professionnelles, de trahisons, de deuils, de nouvelle paternité et responsabilité maritale, Xavier se demandait comment à la veille de ses cinquante ans il en était arrivé là.

- Était-ce finalement son destin ou aurait-il pu le prévoir en agissant autrement ?
- Que n'avait-il fait durant toutes ces années pour se trouver dans cette impasse ou plutôt dans cette nasse, pris comme une grosse carpe au milieu de l'étang ?
- Comment s'était-il mis dans cette situation de subir plutôt que d'agir ?

Xavier est atteint d'une dégénérescence neurologique qui touche son cerveau.

Cet organe est le centre même de nos émotions, de nos craintes, de notre mémoire, de notre intelligence. Comment ne pas croire que tout ce que nous vivons ou subissons n'affectent pas cette partie essentielle qui fait ce que nous sommes ou devenons.

Depuis que l'humanité existe, l'Homme a toujours cherché à savoir dans quelle partie du corps se localisait une âme. Plus récemment, Descartes s'interrogeait :

- « *Nous voyons avec deux yeux, nous entendons avec deux oreilles, et pourtant nous n'avons jamais qu'une seule pensée à la fois. Il est nécessaire que les impressions qui entrent par les deux yeux ou par les deux oreilles, et ainsi de suite, s'unissent dans une unique partie du corps avant d'être considérées par l'âme.* »

Il parlait bien entendu du cerveau.

Pour essayer de comprendre comment Xavier s'est construit ou détruit, il va falloir revenir en arrière sur des situations, des blessures, des joies des rencontres faites depuis le début de sa vie d'adulte dans les années quatre-vingt jusqu'à sa récente paternité qui précède l'annonce du diagnostic.

Comment son cerveau a fonctionné pour finalement se détraquer ?

Tout cela bien évidemment s'entre-mêle et se recoupe, puisque, comme une pièce de théâtre, les portes s'ouvrent et se referment sur différents personnages qui traversent sa vie durant ces années qui défilent.

La trahison d'un ami est sûrement l'une des pistes les plus sérieuses puisque le cortex cingulaire intérieur de Xavier en sortira définitivement cabossé et les dates sont d'ailleurs concordantes.

Sa vie professionnelle atypique et aventureuse va permettre de comprendre son fonctionnement face à des réussites et des culs de sac qui à chaque fois l'obligent à se remettre en question et donc à faire travailler l'adaptabilité de son cerveau.

Les deuils douloureux de personnes parfois improbables mais dont un événement fondateur va venir sceller un lien particulier avec Xavier participent aussi à ce même constat sur le cerveau limbique.

Ses relations avec sa mère et ses sœurs vont être un éclairage plus intimiste sur la place de Xavier dans sa famille et la place de l'innée et de l'acquis dans son cerveau.

Sa vie maritale et sa récente paternité sont aussi indispensables sur cet itinéraire d'un futur parkinsonien puisqu'elles touchent ses hormones.

## Cortex cingulaire antérieur - La Trahison (2008)

« *Mon Dieu, gardez-moi de mes amis. Quant à mes ennemis, je m'en charge!* »

Cette citation attribuée à Voltaire aurait été prononcée par Antigonos II, roi de Macédoine.

La neurophysiologie a démontré que la douleur psychologique générée par un type de perte sociale ou émotionnelle se reflète dans nos circuits cérébraux.

Le cortex cingulaire antérieur est la zone qui élabore ce type de sentiments provoqués par la trahison ou le rejet.

La trahison d'un ami proche est un événement douloureux car par définition inattendue et donc improbable. Le monde s'écroule d'un coup sur une confiance que vous aviez donnée. Vous vous sentez floué et trompé. Tout ce que vous avez donné et partagé vole en éclats et surgit alors le sentiment d'une grande incompréhension, frustration et de rejet.

– « *Comment a-t-il pu faire ça ?* ».

C'est un peu comme le soldat qui monte au feu et qui se prend une balle dans le dos par son frère d'arme. L'ami devient un traître, un lâche.

Pourquoi sommes-nous surpris ?

Pourquoi sommes-nous étonnés de la rapidité de cette bascule de posture dans la trahison ?

Nous n'étions finalement peut-être qu'aveuglés ou crédules. L'amitié que nous croyions réciproque n'était qu'un leurre ou une chimère.

Peut-être, devons-nous nous en prendre qu'à nous-même ?

La confiance fait implicitement partie de la plupart des activités que nous réalisons quotidiennement. Monter dans un taxi, par exemple, implique de compter sur la personne qui conduit le véhicule. Aller chez le médecin, subir une opération, implique de compter sur l'expertise du professionnel.

Le ciment de l'amitié est la confiance en l'autre.

Et pour Xavier cette découverte tardive que l'amitié a un prix, celui de l'argent bien sûr, de ce profit immédiat pour lequel on est sacrifié et qui donne bonne conscience à cet ami qui vous trahit sûr de son fait et de sa décision.

L'amitié a ses limites et chacun les place différemment selon sa propre culture, son éducation et des conditionnements qui en résultent.

Le langage de l'ami qui a trahi Xavier était celui de la rentabilité, du retour sur investissement. L'argent était la valeur première qui animait le traître. Ce n'était pas celle de Xavier et c'est là-dessus qu'ils se différenciaient mais il ne l'avait pas compris.

Le traître appréciait Xavier pour sa singularité, son charme, son humour, sa représentation sociale dont il ne faisait pas partie ... mais il ne fallait pas le décevoir au niveau de l'argent. Le traître s'était senti trahi de son côté et Xavier ne l'a pas considéré car il ne parlait pas le même langage que lui.

Peut-être que si Xavier avait touché à sa femme, celui-ci aurait réagi moins sévèrement, mais l'argent était son armure, sa légitimité, son sésame pour accéder à une certaine reconnaissance sociale et Xavier menaçait sa sécurité. Il touchait à sa carapace, et le confrontait à la peur de sa propre perte... Il lui fallait donc réagir, cela était presque pathologique et pavlovien!

C'était le réflexe d'un nouveau riche.

En fait Xavier devrait avoir une certaine compassion pour cet ami qui l'a trahi. Mais il n'arrive pas à adoucir ce sentiment de haine qui l'anime. Car l'ami a un cœur sec, pour beaucoup il est méprisable et un pauvre type, le contraire d'une belle personne.

Xavier n'arrive pas à adoucir ce sentiment de haine qui l'anime.

Il mérite d'être mieux entouré!

Et c'est bien souvent dans cette situation où la lâcheté, la tromperie, les attentes déçues, nous donnent cette impression d'avoir été exploité que nous ressentons douloureusement la nostalgie d'une vraie amitié, sûre et inconditionnelle et nous sommes déçus par nous-même et nos erreurs de jugement.

L'amitié pour Xavier était une valeur sacrée. Il avait perdu dernièrement, Marek, l'ami polonais de l'époque de Solidarnosc et de la chute du Mur. L'ami amoureux de la France et de sa culture. Celui qui lui avait fait connaître, dans cette Pologne post-communiste, l'esprit slave fait de drames, de passions et de Zubrowska.

Mais surtout ne dites pas aux Polonais que ce sont des Slaves; pourtant ils en ont l'âme et le vague à l'âme.

Encore une citation attribuée à Voltaire « *un Polonais c'est merveilleux, deux polonais c'est un problème en perspective mais trois polonais c'est la cause nationale* ».

A l'annonce du décès qui avait été soudain, les larmes de Xavier furent abondantes. Il se rendit compte que c'était la première fois qu'il pleurait spontanément à l'annonce de la mort d'un proche. Il n'avait pas pleuré ainsi pour ses grands parents. Il prit conscience que l'on choisit ses amis mais pas sa famille et sans doute la disparition de cette relation consentie était plus violente, ressentie comme une perte d'une partie de soi.

Peut-être était-il naïf mais en aucune circonstance Xavier pensait qu'il pouvait être trahi par un ami puisque la confiance avait été donnée. L'amitié faisait partie intégrante de son être et donc de sa construction « romanesque ». Il pensait en retour être un " *bon ami* ".

L'histoire de cette trahison annoncée commence une veille de Noël dans la propriété familiale au coin du feu au début des années 2000. Xavier avait invité Henri, l'ami proche, qui était venu avec sa femme et ses trois enfants. Il était d'ailleurs le parrain du petit dernier.

Leur amitié était ancienne alors qu'ils étaient tous les deux encore étudiants. Une période de leur vie où les amitiés se tissent sans calcul et sans être polluées par des intérêts de position ou de réussite professionnelle. Elle avait persisté et perduré malgré les années passées et des parcours différents.

Xavier avait fait des études assez banales ou classiques pour son époque.

Il avait intégré, après une prépa HEC, une de ces écoles de commerce que l'on qualifie de catégorie B – pour les différencier des trois grandes qui propulsent immédiatement à des postes de cadres

supérieurs dans de grosses boîtes du CAC 40. Celles dont rêvent toutes les mères pour leur progéniture.

Il aurait été difficile à Xavier à cette époque de définir ce qu'il voulait faire. Quel jeune à vingt ans peut définir son « *projet professionnel* » ?

C'était donc une école de commerce ou la Fac. Une façon finalement de prolonger l'insouciance tout en rêvant de l'Amérique – car dans ces écoles sommeillent dans chaque élève un Bill Gates en puissance, en tout cas, on vous berce dans cette idée. Xavier comme tous ses camarades croyait que le monde allait lui appartenir et avait l'audace de sa jeunesse plus que de ses études.

L'avantage de ces écoles par rapport à la Fac est l'esprit de « *promo* » – celle où finalement vous faites vos relations qui vous suivront dans votre carrière professionnelle. L'esprit de corps ramené à la seule appartenance d'une école. Et pour stimuler cet esprit de corps, une intense vie associative vous fait croire que d'organiser le gala de fin d'année ou une coupe de planches à voile a valeur d'expérience professionnelle que vous pourrez valoriser sur votre CV de fin d'études en décrochant le diplôme déjà acquis par avance.

Xavier entra en plein dans le système et se créa son groupe de relations.

C'est ainsi qu'il rencontra Henri.

Celui-ci était en seconde année et faisait déjà office d'ancien. Il avait créé au sein de l'école une association ayant pour objet de faire justement la promotion de l'école. Cela consistait à organiser toutes sortes d'événements allant du gala à des séminaires et de trouver des sponsors pour financer tout cela.

Henri était une « *grande gueule* », celle qui anime les cours et la cafétéria. C'était un personnage dont on avait naturellement envie de devenir ami. Il occupait un bureau mis à disposition par l'école et il avait accroché crânement le portrait de Jacques Chirac qui représentait alors la droite d'opposition. Nous étions début des années quatre-vingt et la gauche était au pouvoir. Le monde des étudiants d'une école de commerce étant peu politisé, personne n'y trouvait grand-chose à redire. Henri était un « *fana mili* » et était fier d'avoir effectué son service militaire en tant qu'EOR à Saumur. Il avait été par la suite porte serviette d'un général aux Invalides. Il avait toujours les tempes et la nuque bien rasées et une veste de tweed. Il était propre sur lui. Lorsque Xavier présenta Henri à sa grand-mère, celle-ci lui dit que c'était sûrement un « *garçon bien* » car il avait les chaussures toujours très bien cirées. Une façon comme une autre de juger les gens.

Xavier habitait alors dans une chambre de bonne dans le 7<sup>ième</sup> arrondissement de Paris. Lorsque la chambre voisine s'était libérée, il avait proposé à Henri de venir habiter le même palier que lui.

C'est ainsi qu'ils devinrent des amis.

Sans le savoir, Xavier ouvrit un monde inconnu à Henri. Il présenta son nouvel ami à ses amis et surtout le faisait inviter régulièrement dans des soirées de Rallye. Un rallye dansant, souvent abrégé en «rallye», est une organisation qui permet à un groupe de jeunes gens ayant plus ou moins le même âge et issu du même milieu de se retrouver régulièrement et tout au long de plusieurs années.

Traditionnellement, un rallye est organisé par les mères de jeunes filles qui espèrent ainsi contrôler ou orienter les fréquentations des dites jeunes filles. Et surtout de favoriser les rencontres et les mariages dans le même milieu bourgeois. Les soirées se passaient donc dans les appartements des beaux quartiers avec sono et animation souvent délirante le tout arrosé de champagne autour d'un buffet garni toute la nuit.

Malgré une appartenance sociale plus modeste, Henri ne dépareillait pas et son entrain amusait souvent les convives. Il n'aurait jamais pu côtoyer ce monde sans l'entremise de Xavier.

Il avait été accepté par le petit groupe d'amis de Xavier qui voyaient là un nouveau camarade tout à fait acceptable. Ils avaient passés des soirées mémorables où le sujet principal était bien entendu les filles et les prochaines sorties.

Après les études, Henri était parti s'installer en Afrique du Sud. C'est là qu'il rencontra sa femme Suzie, une jeune ingénue encore étudiante, fille d'un expatrié français installé à Johannesburg. Les parents de Suzie n'avaient d'ailleurs pas trop apprécié cette alliance qu'ils qualifiaient plutôt de mésalliance.

Henri avait bien réussi dans le négoce des matières premières en Afrique et était venu s'installer récemment en Suisse avec sa famille. Ses affaires marchaient bien.

Depuis son retour en Europe, Xavier et Henri se voyaient régulièrement. Xavier était aussi apprécié par Suzie, la femme d'Henri. C'est même elle qui proposa à son mari de prendre Xavier comme parrain du « *petit dernier* ». Son aîné, alors âgé de 7 ans, avait d'ailleurs candidement expliqué lors d'un repas que "*maman a choisi Xavier comme parrain car il n'a pas d'enfant*". Ses parents, un peu gênés, avaient fini par acquiescer.

C'est donc tout naturellement que Henri, Suzie et leurs enfants étaient invités une veille de Noël dans la propriété familiale comme faisant partie de la maison.

À la lecture du journal, Xavier trouva une petite annonce sur l'achat d'un hôtel situé dans le centre de Paris. Sur le ton de la badinerie, il lança à Henri assis en face de lui en train de faire dîner son dernier :

- « *Ça te dirait que l'on achète un hôtel à Paris ? Il y en a justement un à vendre - 14 millions (de francs) le fond pour 49 chambres* ».

Son ami n'eut pas l'air très enthousiasmé.

- « *Mais qui va s'en occuper ?* » demanda-t-il avec une voix sans conviction.
- « *Ben moi !* » dit Xavier « *j'ai toujours rêvé d'avoir un hôtel à Paris* ».
- « *Tu peux toujours aller voir et te renseigner* » finit par conclure Henri.

Et la discussion s'arrêta là. Un simple échange entre deux amis à la suite de la lecture d'une petite annonce dans un journal national.

Xavier avait toujours fantasmé sur les hôtels parisiens. Il aimait visiter les halls d'entrées et les réceptions ou simplement apercevoir la décoration depuis la rue. Il s'y sentait bien. Il trouvait fascinant tous ces gens qui louaient des chambres pour des raisons particulières à chacun : autant d'histoires et d'intimité que de numéros de chambres. Il avait l'impression qu'en dirigeant un hôtel, il en ferait en sorte partie.

Les fêtes de Noël se passèrent sans que l'on reparte d'acheter un hôtel et chacun retourna à ses activités et à sa vie : Xavier à Paris et Henri et sa famille à Neuchâtel.

Xavier prit son temps et finit tout de même par téléphoner au numéro indiqué sur l'annonce qui correspondait à une agence spécialisée dans ce genre de transactions hôtelières.

On l'invita à venir visiter en présence d'un commercial de l'agence et un rendez-vous fut pris quelques jours plus tard.

L'hôtel se trouvait dans une impasse proche des grands boulevards. Visiblement, la visite n'avait pas été annoncée au propriétaire des lieux qui d'ailleurs ne considéra même pas Xavier comme un

futur acheteur. L'hôtel de catégorie trois étoiles était finalement assez banal avec de très petites chambres et avait besoin de travaux de rénovation. Son avantage était bien évidemment sa localisation au cœur de Paris. Le commercial fit la visite sur un pas de charge et remit quelques documents à Xavier dont les derniers bilans et les comptes d'exploitation.

Le prix demandé était cher et Xavier apprit assez rapidement que cela faisait plusieurs années que le propriétaire voulait vendre. En clair, c'était un produit qui avait «*épuisé*» de nombreuses agences et on attendait le «*gogo*» qui passerait par là pour payer le prix fort.

Xavier en fit part à Henri par téléphone et il pensait que les choses allaient en rester là. A sa grande surprise, alors que Henri avait plutôt semblé sur la réserve à la veille de Noël, il invita Xavier à continuer ses recherches.

L'idée avait germé et Henri semblait enthousiasmé.

Il se mit donc en recherche. Il visita plusieurs établissements mais aucun ne convenait. Soit le prix demandé était trop élevé, soit le quartier ne plaisait pas ou encore il y avait trop de travaux de rénovation à effectuer.

En même temps, Xavier démarchait les banques pour financer le projet. Car s'il comptait sur Henri pour faire un apport, il fallait trouver un crédit pour payer le restant.

Malgré ses efforts, rien n'aboutissait vraiment et plusieurs mois se passèrent ainsi entre les visites d'hôtels et des rendez-vous avec des banques dont les réponses se font toujours attendre.

C'est alors que Xavier rencontra Jean-Louis. Celui-ci était un des meilleurs spécialistes dans la transaction hôtelière à Paris. Ils sympathisèrent rapidement et Jean-Louis comprit que la motivation de Xavier de faire aboutir le projet était forte et réelle. Les choses se déroulèrent assez vite. Jean-Louis, en bon professionnel, identifia un hôtel dans le quartier de la Nouvelle Athènes qui correspondait parfaitement à l'investissement que souhaitaient réaliser Xavier et Henri. Il les assista aussi dans la négociation avec le propriétaire.

Ce dernier dirigeait son établissement avec son épouse et sa fille. Il voulait vendre son affaire familiale pour partir à la retraite. Très attaché à son hôtel, sa clientèle et à son personnel, il souhaitait, outre le prix, trouver un repreneur qui lui ressemble. Bref, il voulait «*sentir*» le bonhomme avant toute négociation. Les propriétaires d'hôtels indépendants sont souvent des sentimentaux car ils y dépensent beaucoup d'énergie et y laissent une tranche importante de vie.

C'est un métier où l'humain a toute son importance. C'est un peu comme quitter le commandement d'un navire après plusieurs années à bord.

Xavier et le propriétaire se comprirent assez vite malgré une différence d'âge et avant même que le compromis de vente soit signé, ils passèrent plusieurs heures ensemble à faire le tour de l'établissement et à refaire le monde.

Jean-Louis introduisit Xavier chez un cabinet d'avocats spécialisé dans l'hôtellerie pour finaliser la vente. L'avocat, d'un simple coup de fil, présenta le dossier à une banque qui accepta de financer la transaction.

Enfin, après plusieurs mois d'errance, les choses se déroulaient avec une facilité déconcertante. Xavier avait trouvé les bonnes personnes et le bon réseau. Il prit des parts de la nouvelle société qu'il venait de créer et Henri, au travers d'une *Sparfi* luxembourgeoise, investit la majorité en fonction de l'apport important qu'il faisait pour permettre de lever un crédit.

Xavier allait s'occuper de l'exploitation de l'hôtel et y passer la majorité de son temps.

C'est un 2 décembre à l'aube, date d'anniversaire de la bataille d'Austerlitz, que Xavier, impatient, poussa la porte d'entrée de l'hôtel et alla serrer la main de Saïd, le veilleur de nuit, en lui disant « *je suis votre nouveau patron* ».

Celui-ci ne devait pas être au courant de la transaction car il le regarda avec des yeux tout ronds se demandant s'il s'agissait d'une plaisanterie ou de la vérité. Xavier le rassura en lui disant que son ex-patron allait venir d'ici quelques minutes et lui confirmer la nouvelle.

Xavier pouvait être fier, il avait concrétisé son projet démarré quelques mois auparavant au coin d'un feu, une veille de Noël. Henri venait de faire un bon investissement mais ne le savait pas encore. C'était l'euphorie entre les deux amis. Henri pouvait s'enorgueillir auprès de ses relations de posséder un hôtel à Paris. C'était très valorisant dans les dîners en ville.

L'établissement était de taille modeste avec seulement une trentaine de chambres ; mais placé dans un quartier agréable entre Saint-Georges et Pigalle.

Xavier s'investit à fond dans ses nouvelles attributions. Il était là tôt le matin et jusqu'à tard le soir et souvent les week-ends. Il faut dire qu'il aimait être présent auprès des employés dans cette ambiance si particulière d'un hôtel parisien placé au cœur d'un quartier vivant et régler les inévitables problèmes inhérents à ce genre d'affaire.

Les deux premières années ont rapidement montré une augmentation du chiffre d'affaires conjointement à une hausse du taux de remplissage.

Depuis la Suisse, Henri venait passer régulièrement une nuit ou deux.

A chaque passage, les deux amis se retrouvaient dans un restaurant du quartier.

On proposa à Xavier de racheter un second hôtel qui se trouvait à quelques rues du premier.

Henri, enthousiasme, proposa de faire rentrer des amis investisseurs afin de lever les fonds nécessaires au rachat de ce second établissement. Xavier devait céder des parts mais il faisait confiance à son ami. Bien que minoritaire, le « gâteau » étant plus gros, il était mathématiquement gagnant. Selon la théorie des dominos, la banque accepta sans sourciller de financer l'opération. Ils reprirent donc cet hôtel de quarante chambres avec toujours Xavier aux manettes opérationnelles.

C'est à ce moment que Xavier réalisa sa première erreur qui alla lui coûter très cher quelques années plus tard. Il fit rentrer la vipère dans l'œuf. La vipère avait pour prénom Séverine. Elle lui avait été présentée par Paul. Ce dernier était le fils d'un industriel et vivait de ses rentes. C'était un oisif dont l'activité principale était l'organisation de soirées très prisées à Paris dans son grand appartement près la place de la Trinité. Paul avait ainsi tout le loisir pour collectionner les aventures féminines et Séverine était l'une de ses régulières. Elle devait être très amoureuse de ce Paul pour avoir si peu d'amour propre et de respect d'elle-même puisqu'elle servait en fait de bouche-trou entre deux conquêtes. Il ne se gênait d'ailleurs pas de l'appeler à la rescousse dès qu'il rencontrait le moindre problème dans l'organisation de sa vie.

- « *Séverine est très efficace et performante!* » disait-il à Xavier « *il te faudrait quelqu'un comme elle pour te secourir* ».

Xavier organisait très régulièrement des week-ends avec une douzaine d'amis ou relations dans sa maison familiale. Paul venait toujours accompagner et « *faute de grives* », c'est Séverine qui servait de merle.

Celle-ci venait de se faire licencier d'une importante société informatique (SSI) où elle occupait le poste d'assistante de Florian qui dirigeait une filiale du groupe. Xavier connaissait ce Florian pour l'avoir rencontré aux soirées organisées par Paul. Il avait même fait partie d'un des fameux week-ends organisés par Xavier.

Par acquit de conscience, il prit des renseignements sur Séverine et téléphona à Florian.

- « *Cette fille est manipulatrice et dangereuse! un conseil? Ne l'embauche pas* » dit-il sans donner plus d'explications pour des raisons de confidentialité professionnelle.

Xavier fit part de ce retour peu élogieux à Paul.

- « *Florian est jaloux. Il a fait des avances à Séverine qu'elle a refusées. Il se venge!* » répondit-il.

Xavier embaucha donc cette Séverine qui plus est avec un salaire confortable pour rester dans des revenus similaires de son poste précédent.

Séverine était effectivement efficace mais avec comme défaut d'être très peu appréciée du personnel qu'elle traitait avec rudesse et dédain.

- « *Tu es trop gentil avec eux* » disait-elle à Xavier « *il faut montrer de l'autorité!* ».

Régulièrement, Xavier recevait dans son bureau du personnel à « *bout de nerfs* » qui ne supportait plus la gestion autoritaire et cassante de Séverine. Il la traitait de « *sarcière* » et disait venir la peur au ventre au travail. Xavier devait donc tempérer Séverine et réconforter les forces vives des hôtels.

Il avait lui-même embauché la plupart de ces personnes que ce soit à des postes de réceptionnistes ou de femmes de chambre. Xavier avait une conception très personnelle de la gestion des relations humaines, que certains qualifieraient de « *paternalisme* ». Il préférait dire « *un management chrétien et responsable* ». Il leur faisait confiance et les poussait à prendre des initiatives.

- « *Vous avez le droit à l'erreur* » leur disait-il « *à condition qu'elle soit involontaire* ».

Il était dans l'empathie et imminemment respecté par l'ensemble du personnel.

Xavier n'était pas non plus complètement naïf. Régulièrement, il contrôlait les veilleurs de nuit en envoyant des amis prendre une chambre tardivement, payer en espèce et libérer la chambre de bonne heure avant la fin du service du veilleur.

A son arrivée à l'hôtel le matin, il demandait s'ils avaient loué des chambres à une clientèle de passage « *en dernière minute* ».

Les plus retors disaient qu'aucune chambre n'avait été louée et Xavier comprenait qu'ils s'étaient mis le prix de la chambre dans sa poche.

Les plus malins déclaraient la chambre louée mais ils avaient fait un prix sur la chambre partant du principe « *qu'une chambre louée est préférable à une chambre vide, pas vrai Patron ?* ». Xavier comprenait alors qu'ils s'étaient mis une partie de la recette dans leur poche.

Xavier avait embauché Fabien, un SDF qui était passé à la réception demander s'il n'y avait pas des petits travaux d'entretien à faire. Il l'avait testé sur deux ou trois bricoles et avait fini par lui faire un contrat de travail comme « *responsable d'entretien* » et même à lui trouver un logement.

Fabien, d'origine kabyle, était un grand gaillard d'une cinquantaine d'années au physique d'ancien catcheur. C'était d'ailleurs la seule personne sur laquelle Séverine ne tentait pas de donner ses instructions car elle craignait ses réactions et il disait ne prendre d'ordre que de *Monsieur Xavier*. Xavier n'eut d'ailleurs jamais à regretter son action, tant Fabien lui était reconnaissant. C'est d'ailleurs le premier qui le mit en garde des agissements de Séverine.

- « *Prenez garde Patron !* » disait-il « *cette fille est mauvaise et elle vous savonne la planche auprès de Monsieur Henri* ».

Xavier entendait les mises en garde mais faisait confiance à son ami pour ne pas écouter cette Séverine. D'autant qu'un troisième hôtel venait d'être acheté et Henri avait trouvé des nouveaux actionnaires à qui il vantait la bonne gestion et la réussite de son ami.

En l'espace de trois ans, les deux compères, à partir d'une simple discussion au coin du feu une veille de Noël, avaient construit un petit groupe de 3 hôtels représentant au total plus de 123 chambres au cœur de Paris. L'objectif initial d'un petit hôtel de quartier était largement dépassé.

Ce que ne savait pas Xavier c'est que, pour attirer des nouveaux investisseurs, Henri leur avait fait miroiter une rémunération annuelle de 5 % sur leur apport. Ce que la trésorerie des hôtels ne pouvait payer.

Les investisseurs s'impatientsaient. Henri commença alors à faire des reproches à Xavier qui débutaient invariablement par « *Séverine m'a dit* » « *que tu ne vends pas assez cher les chambres* » « *que tu es trop tributaire des tour-opérateurs qui payent à 45 jours au détriment des ventes directes* » « *que tu es trop cool et généreux avec le personnel* » « *que tu n'es pas souvent là* ».

Pourtant le chiffre d'affaires et le remplissage des hôtels n'avaient jamais été historiquement aussi élevés.

La rentabilité d'un hôtel pour un investisseur se fait à la revente une fois l'acquisition amortie et le crédit soldé mais sûrement pas durant la période d'exploitation. C'est ce que Henri aurait dû expliquer aux investisseurs qui avaient mis un « *ticket* » dans leur affaire.

Henri avait donc ses amis investisseurs sur le dos et la pression devenait forte pour lui. Surtout qu'au fil des différentes acquisitions, il avait fait venir des personnes avec lesquelles il était en affaire dans son activité de Trading de matières premières en Afrique. Il y avait donc un mélange des genres et cela lui portait ombrage.

En mai 2018, Henri débarqua dans le bureau de Xavier. Il lui annonça brutalement :

- « *Nous avons décidé de nous séparer de toi. Nous trouvons que tu n'offres pas une rentabilité suffisante. Mes amis pensent qu'ils auraient mieux fait d'investir l'argent mis dans les hôtels en bourse. Ils auraient eu un meilleur rapport* ». Xavier remarqua que son ami utilisait presque exclusivement la première personne du pluriel comme pour se dédouaner.
- « *Lors d'une assemblée extraordinaire en juin, nous demanderons ta démission du poste de Directeur Général. Tu peux t'y opposer mais tu es minoritaire* ».
- « *Dici là, nous te demandons de coopérer avec Séverine qui semble avoir mieux compris le business* ».

Judas venait de planter un couteau dans le dos de son ami de « *trente ans* » et s'en lavait les mains. Xavier fut sous le choc. Non seulement il pensait ne pas avoir démerité mais surtout avoir construit cette affaire depuis le départ. Il en était le fondateur et l'âme.

Henri enfonça le clou et rajouta « *il est temps de faire place à de vrais professionnels. Tu n'as pas su t'adapter* ».

La nouvelle fit vite le tour du personnel. Xavier se souvient avoir pris dans ses bras des réceptionnistes en pleurs. Cela était trop d'émotion et il s'enferma à son tour dans son bureau pour pleurer.

En partant, Henri lui rappela que la communion de son fils dont il était le parrain était le week-end suivant à Neuchâtel et que Suzie, sa femme, et lui-même comptaient sur lui pour être présent.

Xavier répondit qu'il ne viendrait pas. Henri crut qu'il s'agissait d'une rétorsion mesquine à la décision qu'il venait de lui annoncer. Ce n'était pas le cas. Sa belle-mère vivait ses derniers jours

dans une unité de soins palliatifs et sa femme comptait sur lui dans ces moments forcément pénibles. Xavier ne voulut pas donner d'explications à celui qui venait de le trahir et il pouvait penser ce qu'il voulait, cela lui était bien égal.

Fin juin, il quitta définitivement les hôtels. Il se retrouvait sans travail et sans indemnité mais surtout blessé et meurtri par cette «*intrigue de palais*» ourdie par son ami et par celle à qui il avait tendu la main quelques années plus tôt.

Le traître avait déjà tout prévu en passant des annonces pour recruter le professionnel providentiel qui allait remplacer Xavier. Des entretiens se déroulaient à même l'hôtel alors qu'il était toujours en place. Les candidats étaient reçus par le binôme infernal, Henri et Séverine, auxquels bien entendu il n'était pas convié. D'ailleurs l'aurait-il voulu ?

Après son départ, il reçut régulièrement des appels de ses anciens employés qui lui faisaient un rapport sur la nouvelle situation et l'ambiance délétère qui régnait. Séverine pouvait s'en donner à cœur joie et la première personne licenciée fut Fabien jugé non-compatible avec la nouvelle direction et surtout inconditionnel de Xavier.

- «*Patron, vous avez été trop naïf*» lui disait en chœur le personnel. «*Mr Henri et Séverine ont une relation à vos dépens et vous ne l'avez pas vu*».

Tout portait à croire évidemment que ces deux-là s'étaient trouvés affectivement. Henri s'enfermait souvent avec Séverine dans sa chambre sous prétexte de réunions. Ils marchaient dans la rue sans se cacher bras dessus bras dessous.

Xavier persistait à croire que cela n'avait pas eu lieu. Il répondait invariablement :

- «*C'est plus compliqué que cela ! je ne pense pas qu'ils couchent ensemble même si les apparences sont trompeuses*».

Xavier connaissait les turpitudes sexuelles de son ami et il ne voyait pas Séverine en faire partie.

Henri embaucha une nouvelle directrice issue de l'hôtellerie et garda Séverine. Il ne fallut pas beaucoup de temps pour qu'une rivalité entre les deux femmes apparaisse. Comme d'habitude, Séverine eut la peau de cette nouvelle impétrante et les résultats se dégradèrent.

Xavier, abimé et cabossé, était déjà loin et il allait faire face à la nouvelle de sa maladie.

## Plasticité du cerveau – l'expérience professionnelle (1984 -2008)

Définition de l'expérience: « *Fait d'acquérir, volontairement ou non, ou de développer la connaissance des êtres et des choses par leur pratique et par une confrontation plus ou moins longue de soi avec le monde*»

En neurosciences, on parlera de la plasticité du cerveau, c'est-à-dire de la capacité du cerveau à apprendre de ses échecs.

Concernant un individu, on parle alors de son potentiel d'adaptation.

La vie professionnelle de Xavier était atypique et surtout empreinte de liberté et de créations. Elle conduisait parfois à des culs de sac dont il fallait sortir.

Sans doute le payait-il aujourd'hui et arrivait au bout de son système.

Après des stages de fin d'études effectués à l'étranger dans les filiales d'une banque et à l'obtention de son diplôme, Xavier entreprit, avec un ami d'enfance rencontré à Rouen, ville où il avait effectué toute sa scolarité et où habitaient encore ses parents, de créer une agence de voyages proposant des circuits à la découverte des grands espaces et de contrées encore peu visitées.

Tout comme lui, Roland, son nouvel associé, était avide d'indépendance.

Roland avait un physique à la « *prince Eric* » et un caractère d'idéaliste fait de certitudes bien ancrées sur la vie. Il était issu d'une famille de militaires. Xavier se demandait même si le doute était une notion connue chez son ami.

Celui-ci ne vivait que pour le monde de la chasse et de la nature et pour être de ses amis mieux valait le suivre dans sa passion – sinon vous ne l'intéressiez pas. Roland avait dû se marier rapidement et avait déjà une petite fille à qui il donna un nom de fleur. L'occasion lui était donnée, à travers la création de l'agence, de vivre au quotidien sa passion et de proposer des voyages cynégétiques sur de nouveaux territoires.

Ils s'intéressèrent à la Chine, pays encore fermé dans ce milieu des années quatre-vingt et où les déplacements d'étrangers étaient encore largement contrôlés et encadrés. Une découverte de cet immense pays, hors des sentiers battus des villes traditionnellement « ouvertes » de la côte Est, était, à leurs yeux, une occasion à saisir pour être parmi les premiers. Grâce à des contacts que Xavier avait gardés lors d'un stage à Hong-Kong, ils purent rentrer en relation avec des officiels chinois et proposer leur projet.

La Chine commençait à peine son ouverture et des assouplissements étaient timidement intervenus : l'agence centrale chinoise Luxingshe basée à Pékin n'était plus la seule autorisée à faire venir des étrangers. Il était maintenant permis aux gouvernements des provinces chinoises de commercialiser avec le monde extérieur et cela s'appliquait aussi aux touristes pour l'organisation de circuits. En clair, plus besoin de passer par les fonctionnaires de Pékin pour faire venir un groupe de français désireux de voir autre chose de la Chine que la grande muraille ou la Cité Interdite. Une opportunité que Xavier et Roland voulurent exploiter.

Tel Tintin et le capitaine Haddock, ils entreprirent un voyage d'exploration afin de rencontrer leurs homologues chinois. C'est ainsi qu'ils atterrirent à Harbin, capitale du Heilongjiang, province la plus septentrionale de l'immensité chinoise ; Xavier se souvint même s'être rendu sur le fleuve Amour servant de frontière avec ce qui était encore l'URSS. De l'autre côté du fleuve, rive soviétique, on pouvait voir des miradors et des barbelés ainsi qu'une grande pancarte traduite en russe, chinois et anglais sur laquelle on pouvait lire « *ici commence le paradis* ». Sur la rive chinoise, on ne voyait que de paisibles pêcheurs indifférents à la propagande du « grand frère » russe.

C'est sans doute ce qu'avaient voulu montrer les autorités de la Province à Xavier et Roland. Avant d'arriver à leurs fins, les deux compères devaient aussi subir un peu de propagande de leurs hôtes chinois.

Leurs déplacements étaient toujours bien encadrés et ils étaient systématiquement accompagnés par deux ou trois fonctionnaires dont un interprète.

Roland leur expliqua qu'il voulait visiter des territoires avec un potentiel cynégétiques pour y amener des chasseurs européens. A titre d'exemple, il leur racontait des chasses aux perdreaux en Espagne ou de la Grouse en Ecosse. Autant parler à un esquimau de la culture de noix de coco. Ils passèrent des jours à visiter en grande pompe des fermes collectives ou des exploitations

piscicoles puis à être reçus par le chef de district. Il n'allait donc pas être si facile de se faire comprendre.

Malgré leur déception et leur envie bien occidentale d'aller droit au but et ne pas perdre de temps, Xavier et Roland vivaient un voyage hors du temps sillonnant la province en train à vapeur. Partout où ils allaient, ils étaient reçus en grande pompe par les officiels des villes ou bourgades qu'ils traversaient. Dans cette province loin des circuits touristiques, beaucoup de chinois n'avaient pas aperçus « *un long nez* » en chair et en os depuis sans doute la dernière révolution culturelle. Leur venue, synonyme d'une ouverture attendue, était donc un événement local. Ils enchaînaient les banquets où les plats défilaient de façon interminable et où il fallait lever son verre plusieurs fois au cours du repas et boire cul-sec à l'amitié franco-chinoise. De plus, tous les interlocuteurs chinois étant habillés de façon identique avec un costume de mauvaise qualité de couleur gris anthracite, il était très difficile de repérer l'interlocuteur capable d'une quelconque décision.

Un matin, ils avaient dû se lever de bonne heure pour rejoindre la gare et prendre leur train. Il faisait un froid glacial. Collés à leurs guides et précédés par un policier en tenue, ils avaient fendu une foule compacte avant d'atteindre le quai mal éclairé par une ampoule de 60w qui se balançait dans l'obscurité. Le train finit par arriver et cracha une épaisse fumée blanche qui envahit le quai. A travers, on pouvait apercevoir les silhouettes de passagers qui se bouscullaient pour monter dans les wagons. Un rêve tout éveillé dans un monde des années trente ou un roman policier. Ils montèrent dans la classe qui leur était réservée dite « *classe molle* » car beaucoup plus confortable que les autres wagons équipés de bancs en bois où s'entassait la majorité des voyageurs.

C'était un voyage extraordinaire qui ne serait sans doute plus possible aujourd'hui, le monde s'étant uniformisé et rapetissé. Xavier se fit d'ailleurs la même réflexion lors de ses nombreux voyages en Pologne où il visitait un ami très cher aujourd'hui décédé. Au fil des années, après la chute du mur et du communisme, il avait vu les banlieues polonaises se couvrir de centres commerciaux identiques à ceux de nos villes avec les mêmes enseignes comme Ikea ou Mac Do. A tel point qu'il était parfois difficile de savoir si vous arriviez à Limoges ou à Gdansk. Tout finit par se rassembler, le monde devenant un grand village, on appelait cela la mondialisation pour le plus

grand bonheur des citoyens devenus avant tout des consommateurs et pour le malheur des ouvriers qui voyaient leurs usines délocalisées.

Xavier et Roland durent faire trois voyages avant finalement d'obtenir la confiance de leurs nouveaux amis chinois et d'offrir les prestations qu'ils souhaitaient à leurs clients. La Chine est souvent impénétrable à la mentalité occidentale et la patience est une vertu indispensable en affaire. Ils commençaient à le comprendre et les liens semblaient tissés. Roland envoya des petits groupes de chasseurs dans une zone marécageuse en direction de la Mongolie intérieure avec une densité importante de gibiers d'eau qui garantissait ainsi le tableau final et justifiait les milliers de kilomètres parcourus.

Certains clients se plaignaient toutefois du confort et de la nourriture « *très différente des restaurants chinois que l'on trouve à Paris, cher ami* ». Roland leur expliquait la chance qu'ils avaient d'être en immersion avec le monde paysan chinois et qu'ils ne devaient pas s'arrêter à ce genre de contingence vraiment « *petit esprit bourgeois* ».

Xavier, quant à lui, avait monté un programme qui consistait à envoyer des acupuncteurs français parfaire leur connaissance de l'acupuncture à l'hôpital d'Harbin auprès de leurs confrères chinois forcément plus experts en la matière. C'était en sorte le voyage à la Mecque indispensable que devait faire au moins une fois dans sa vie tout acupuncteur européen. C'est ainsi en tout cas que le présentait Xavier. Il faut avouer que les acupuncteurs revenaient enchantés de leur voyage et de leur expérience. Certains assistaient même à des actes interdits chez nous comme des trépanations avec anesthésie sous acupuncture.

Leur agence, bien que très spécialisée, se développait et la multiplication des circuits à thème amenaient de nouveaux clients. Leur association dura trois ou quatre ans. Les finances n'étaient pas toujours flamboyantes. Xavier accusait Roland d'être trop dépensier, les voyages à vocation cynégétique n'étaient pas ceux qui « *faisaient vivre la boîte* ». Xavier avait l'impression d'être celui qui faisait rentrer l'argent alors que Roland, le Raboliot qui forçait la sympathie, ne faisait que ramasser les honneurs. Ils décidèrent donc de se séparer d'un commun accord après avoir convenu d'être arrivés à la fin d'une collaboration comme on arrive à la fin d'une histoire d'amour. Leurs relations étaient tendues mais ils restèrent amis.

Chacun reprit son chemin. Roland continua dans l'organisation de voyages cynégétiques et Xavier intégra une agence dite de « *tourisme d'affaires* » en tant que responsable de clientèle.

Il organisait, pour le compte d'entreprises, des voyages et des événements pour remercier ou stimuler la force de vente ou les clients. Des budgets souvent importants!

Autant Xavier excellait dans la création et le concept du voyage, en revanche il détestait prospecter de nouveaux clients, c'est-à-dire contacter les responsables des grandes entreprises, toujours très sollicités et injoignables, et décrocher un rendez-vous pour se vendre. La concurrence était rude et l'approche directe souvent vouée à l'échec. Là encore mieux fallait faire jouer le réseau et savoir sur qui on pouvait compter. Xavier réussit ainsi à s'introduire dans deux ou trois grands groupes et à créer son petit fonds de clientèle. Le Maroc en 4X4, sur les traces du Rhinocéros noir au Zimbabwe, les Grands Prix de Formule 1 ... les événements et les voyages s'enchaînaient. Chaque opération demandait plusieurs mois de préparation et souvent des repérages sur place. On n'emmène pas trois cents personnes au fin fond de la brousse sans prévoir les moindres détails. Mais Xavier était toujours inquiet car aussitôt un voyage réalisé il fallait penser à trouver d'autres clients et il craignait que tout cela ne s'arrête.

Tout cela finit par arriver avec le déclenchement d'une première guerre du Golfe et des lois plus restrictives notamment pour les grands laboratoires pharmaceutiques. Inviter un médecin et sa famille à se dorser la pilule aux Bahamas sous couvert d'un colloque médical était dorénavant devenu illicite. Les politiques ne pensent pas aux effets secondaires d'une loi qui interdit ou réglemente. Les budgets se tarirent et les entreprises frileuses mirent fin subitement à ces voyages somptueux. En six mois, Xavier se trouva sur le carreau.

Début des années quatre-vingt-dix, Il décida alors de reprendre des études et de quitter la France. Il avait beaucoup voyagé et l'aventure d'une vie d'expatrié l'attirait du moins temporairement.

C'est une annonce dans un magazine qui le poussa à prendre cette décision " *obtenez un MBA en 12 mois à University of America située à San Francisco* " et il y avait même un numéro de téléphone d'un bureau d'inscription basé à Paris proche du Trocadéro.

Un rendez-vous fut rapidement pris et Xavier rencontra le responsable du bureau. Celui-ci vanta la valeur de son diplôme et expliqua à Xavier qu'il y avait encore quelques places disponibles pour la prochaine rentrée à condition de réussir les tests prévus et de s'acquitter des frais d'inscription.

annuels qui se montaient tout de même à plus de 100.000 francs de l'époque (environ 15.000 €). Bien entendu, il fallait en plus trouver un logement et subvenir à ses besoins le temps des études.

Qui n'aurait pas rêver à 30 ans de partir dans une université américaine d'autant plus à San Francisco en Californie. Xavier fantasma déjà et se voyait déambuler parmi des étudiants de toutes nationalités dans un campus fait de pavillons, de salles d'étude et de sport.

Xavier ne résista pas au cliché. Il fit son chèque et il était attendu dès le mois d'octobre à San Francisco ayant réussi ses tests d'admission et après avoir obtenu un visa étudiant.

Il prépara donc ce voyage d'un an en résiliant le bail de l'appartement, vendant sa voiture et stockant ses meubles dans le grenier d'un oncle.

Il s'envola plein d'étoiles américaines dans la tête pour San Francisco et s'installa dans une résidence étudiante à *Sacramento Street* dont l'adresse avait été fournie par le bureau de recrutement de Paris.

- "vous verrez une fois sur place pour un studio ou partager un appartement, mais en attendant vous pouvez vous installer dans cette résidence quelques semaines" lui avait déclaré le directeur.

Bien qu'il faille partager sa chambre avec un ou deux autres étudiants, il y régnait une ambiance cosmopolite et sympathique. Dès son arrivée, Xavier y rencontra d'autres futurs étudiants français qui, comme lui, commenceraient les cours dès lundi à cette fameuse *International University of America*.

Il y a quand même une chose qui aurait dû mettre la puce à l'oreille de Xavier concernant l'adresse de cette université.

Elle se trouvait dans les étages de *la TransAmerica Pyramid*. C'est certes une adresse prestigieuse mais sûrement pas l'endroit idéal pour un campus. Nous n'étions pas à Berkeley.

C'est en effet une des surprises que découvrit Xavier en pénétrant pour la première fois dans cette université que personne ne connaissait.

En fait d'un campus à l'américaine, il s'agissait de trois salles de cours au 14<sup>ème</sup> étage de la tour.

Sa seconde surprise arriva lors du premier appel de la liste des étudiants de sa promotion. Ils étaient une cinquantaine mais tous français et fraîchement arrivés.

Le verre se brise et le cliché meurt. Le sentiment de s'être fait avoir par un vendeur sur une foire et s'être engagé pour un an est bien là.

Xavier demanda à ses nouveaux camarades leurs impressions sur la réalité de cette université.

Beaucoup étaient déçus en effet mais la plupart s'étaient fait une raison « *après tout, l'important est d'avoir un diplôme estampillé MBA à la fin de l'année* ».

Xavier entreprit de penser de la sorte ou du moins d'essayer.

Il obtint le numéro d'anciens élèves, c'est-à-dire d'étudiants ayant intégré le programme quelques mois auparavant et dont certains étaient toujours physiquement à San Francisco, pour connaître leur position.

*« On est d'accord avec toi ! C'est du bidon cette université mais relis ton contrat et tu comprendras que tu es coincé. Pas de remboursement possible ! Ceux qui ont essayé s'y sont cassé les dents et sont repartis en France après que leur visa étudiant eut été annulé par l'Université. Le mec qui a monté le business a tout verrouillé »*

En fait le fameux « *mec* » qui avait créé ce formidable miroir aux alouettes était le directeur du bureau de Paris rencontré quelques semaines auparavant lors de l'inscription.

Un certain Monsieur Froger.

Xavier reprit sa propagande auprès des étudiants de l'Université pour les inciter à réagir et à dénoncer leur inscription. « *Si nous sommes nombreux à le faire, il devra rembourser* ».

Il trouva un appui d'un autre étudiant du nom de Denis qui était dans la même situation que lui. C'est-à-dire, après quelques années de vie professionnelle, Denis avait souhaité s'offrir une année d'étude. Ils étaient peu sur ce profil.

La grande majorité des étudiants n'avait jamais travaillé et cette année « *américaine* » faisait suite à l'obtention d'un diplôme en France. Seul leur importait le label de MBA même d'une université inconnue.

Tout en venant aux cours, Xavier et Denis ne manquaient pas à chaque fois de créer la contestation souhaitant rallier le maximum d'étudiants à leur panache.

La réaction ne manqua pas d'arriver. Un matin, alors qu'ils pénétraient dans l'entrée de la *Trans America Pyramid* deux vigiles leur montrèrent aimablement mais fermement la sortie et leur promettant un accueil moins chaleureux s'ils osaient s'y présenter à nouveau. Concrètement, ils étaient virés de cette pseudo université. « *Move along, there is nothing to see* ».

Trois semaines après être arrivés à San Francisco, ils se retrouvaient sur le trottoir après avoir tout quitté en Europe (travail, domicile, amis...), délestés de 100.000 francs et ils n'étaient pas prêts de les revoir. Denis était pâle et hystérique.

Xavier essaya de minimiser l'affaire et proposa d'appeler Mr Froger en France.

- « *Après tout* » dit-il à son ami d'infortune « *il suffit de lui dire que l'on s'est mal compris, il nous rembourse et déduira les deux semaines passées à l'université. Il devrait comprendre* »

Xavier appela donc Mr Froger à Paris. La conversation ne s'est pas déroulée exactement comme prévu.

Mr Froger se lança dans un monologue d'injures envers Xavier et Denis que la bienséance empêche ici de rapporter.

Succinctement, Xavier et Denis n'étaient pas les premiers « *merdeux* » à essayer de se faire rembourser. Il en avait cassé bien d'autres. Pour l'heure, il écrivait de ce pas à l'immigration américaine pour leur signifier qu'ils ne faisaient plus partie de son université et il les attendait de pied ferme en France devant un tribunal s'ils souhaitaient tenter leur chance.

Xavier et Denis relirent le contrat signé en France à s'en crever les yeux. Une clause spécifiait bien qu'aucun remboursement ne serait possible pour toute interruption en cours d'année et ce quelle qu'en soit la cause.

Les « *anciens* » étudiants ne manquèrent pas de pérorer avec « *on vous l'avait bien dit* ».

Denis lâcha un « *on l'a dans le cul!* » presque comme une citation historique.

« *Pas si sûr* » répondit Xavier.

Lors de la conversation avec Mr Froger, Xavier avait remarqué qu'à plusieurs reprises il les incitait à revenir en France et à porter l'affaire devant des tribunaux français. C'est ce qu'avaient fait tous ceux qui s'étaient essayés à demander un remboursement et tous avaient été déboutés.

Xavier expliqua à Denis qu'il trouvait curieux cette insistance de Mr Froger alors même que l'université se trouvait à San Francisco et que le contrat signé à Paris ne devait être que le prolongement de la loi américaine.

Xavier proposa de chercher un avocat sur place à San Francisco et de lui présenter leur dossier. Ils parcoururent les « *yellow pages* » à la rubrique « *lawyers* ». On était en Amérique et il y avait des avocats spécialisés dans tout type de domaines. Il y avait aussi un numéro général pour se mettre en rapport avec une plate-forme téléphonique dont la promesse était de trouver le cabinet d'avocats qui convienne à votre préjudice.

Xavier joignit cette plate-forme et expliqua brièvement sa recherche.

« *we call you back in the next 48 hours* » lui répondirent-ils.

En effet, le lendemain un opérateur rappela Xavier avec un nom d'avocat sensé parler français et spécialisé dans le domaine de l'éducation, une date et une heure de rendez-vous. Ils auront quarante-cinq minutes pour présenter leur cas au professionnel et cela leur sera facturé 70 \$.

C'est ainsi qu'ils firent connaissance de Maître Sorgen. Celui-ci était plus francophile que francophone. Mais qu'importe! il comprit très vite dans quel désarroi étaient les deux jeunes hommes et surtout leur limite financière pour payer des honoraires. Il leur proposa donc qu'ils participent à leur défense en mettant à leur disposition la « *library* » du cabinet avec l'ensemble des lois régissant l'éducation en Californie. Xavier et Denis passèrent plusieurs après-midis à chercher un texte de loi s'appliquant à leur cas. Ils trouvèrent assez rapidement des articles sur les conditions de remboursement des frais d'étude par une université américaine en cas d'interruption des études. Les textes étaient clairs, l'université se devait de rembourser les frais engagés par l'étudiant au prorata du temps passé à étudier. Les sanctions pouvaient d'ailleurs être assez lourdes pour l'université qui en cas de manquement pouvait perdre son accréditation auprès de l'administration de l'état dont elle dépendait.

Maître Sorgen écrivit donc au département de l'éducation de Californie à Sacramento afin de faire pression sur cette International University of America et son directeur Mr Froger.

En quelques semaines, l'affaire fut réglée et Xavier et Denis ont pu être remboursés de l'intégralité de leur investissement déduction des deux semaines passées au sein de l'Université. Cette affaire avait dû faire une sorte de jurisprudence puisque plusieurs mois après Xavier reçut trois ou quatre

coups de téléphone d'étudiants fraîchement débarqués et qui demandaient la procédure à suivre pour forcer ce Mr Froger à les rembourser. La voie était tracée.

Xavier décida de rester quelques mois à San Francisco et il s'était inscrit en auditeur libre à Berkeley pour suivre des cours de « *Human resources* ».

Il s'acheta aussi une moto pour déambuler dans les rues de San Francisco et traverser le « *Bay Bridge* » ou le « *Golden Gate Bridge* », témoin du rêve américain. Il ne quitta pas la résidence étudiante où il s'était installé dès son arrivée. Il connaissait tout le monde.

Il s'était lié d'affection avec l'un des gardiens de nuit qui répondait au nom de Jimmy. Ce dernier était un vétéran du Vietnam amputé d'une jambe. Il marchait en claudiquant. C'était une sorte de philosophe SDF cassé par la vie et dont les compétences dépassaient largement les fonctions d'un veilleur de nuit. Xavier aimait ce genre de personnage avec une vraie fêlure et un discours si différent du climat ambiant. Régulièrement, il retrouvait Jimmy dans un bar à proximité de la résidence. Ce dernier expliquait son Amérique à Xavier.

Xavier était retourné à San Francisco huit ans après cet épisode de l'université pour des raisons professionnelles. L'histoire est assez incroyable qu'elle vaille la peine d'être racontée : Il retourna en pèlerinage dans ce bar où il avait passé tant d'heures avec Jimmy. A sa grande surprise, Jimmy était toujours là assis sur un tabouret du bar à deviser avec des clients. Xavier discrètement s'assit sur le tabouret derrière lui et commanda à boire mais aussi demanda au barman de remplir celui de son voisin. En remplissant le verre de Jimmy, le barman lança un coup de menton en direction de Xavier du style « *c'est de la part du gars là-bas* ». Jimmy se retourna vers Xavier et eut un temps d'hésitation. Il passa sa main sur son crâne pour signifier « *c'est bien toi avec des cheveux en moins ?!!!* ».

Les deux hommes tombèrent dans les bras et repassèrent une partie de la nuit à disserter, refaire le monde comme il y a huit ans en arrière.

Le lendemain, Xavier repartit vers l'Europe et n'eut plus jamais de nouvelles de ce Jimmy.

Très certainement cet épisode américain fut pour Xavier une époque heureuse de quelques mois faite de rencontres et de découvertes.

Il y avait deux choses qui l'avait marqué lors de sa première découverte des Etats-Unis :

La première est qu'on y ressentait une énergie presque tellurique surtout dans des villes comme New-York, Los Angeles, San Francisco, Seattle. L'énergie qui vous galvanise et qui permet au rêve américain de subsister.

La seconde est, bien que la société américaine soit construite sur le modèle du communautarisme, le drapeau, *the stripes and stars* est vraiment un élément fédérateur de cette nation. A la vue de la montée de la bannière étoilée, vous pouvez par exemple voir 80.000 personnes dans un stade se lever et chanter ensemble l'hymne national *the star-spangled banner* la main sur le cœur. Nulle part ailleurs un drapeau est autant rempli d'affectif, de symbolique et d'espoir d'une meilleure vie. Néanmoins, il se rendait compte qu'il ne pourrait pas faire sa vie dans ce pays. La naïveté, voir le puritanisme des américains l'insupportait et à contrario ils pouvaient être dans l'excès sur différents domaines. Il retourna donc en France.

Afin de rechercher un travail dans son domaine, il se rendit à ITB l'un des plus grands salons professionnels de tourisme à Berlin. C'est là qu'il rencontra Jörg Prader. Cet autrichien, fils d'un ancien ministre, s'était installé à Bangkok en Thaïlande et avait monté un « réceptif ».

Dans le jargon du monde du tourisme, un réceptif est une société qui organise sur place les prestations vendues par les Tour-Opérateurs. Le réceptif est donc en charge de l'accueil et des séjours des touristes et pour cela possède une armée de guides en plusieurs langues, une flotte de bus ou minibus et contracte des chambres d'hôtels. La société de Jörg Prader était l'un des principaux réceptifs pour les touristes germanophones avec plus de 40.000 clients par an. Il traitait directement avec les plus gros Tour-Opérateurs allemands qui vendaient ses programmes dans leurs brochures.

Jörg parlait naturellement anglais avec un fort accent germanique. Xavier alla s'enquérir s'il n'était pas à la recherche d'un collaborateur. Ce dernier se lissa sa moustache qui lui arrivait jusqu'au menton afin de lâcher un « *maybe!* » qui semblait être un « oui ».

Les deux hommes discutèrent quelques minutes et Jörg proposa à Xavier de lui faire parvenir sa candidature à son bureau de Bangkok et il répondrait dès son retour en Thaïlande prévu la semaine suivante.

Ainsi soit-il ! Xavier envoya son CV ainsi qu'une lettre de motivation. Jörg répondit assez rapidement qu'il lui proposait de venir rejoindre son équipe au bureau de Bangkok pour développer le marché français quasi inexistant dans sa clientèle. En clair, le travail de Xavier consisterait à vendre les prestations de la société à des Tour-opérateurs français.

Jörg lui garantissait un bon salaire local payé en bath, la devise Thaïlandaise, et un logement. On était loin des avantages classiques et généreux d'un expatrié d'une grande société mais Xavier avait attrapé le virus de l'Asie depuis longtemps et c'était donc une opportunité de vivre de l'intérieur un pays qu'il connaissait mais en simple visiteur. En tant qu'agent de voyages, il avait eu l'occasion d'envoyer des groupes de français pour des séjours et circuits en Thaïlande et s'y était rendu à maintes reprises soit pour accompagner des clients soit pour négocier des prestations.

Après son année américaine, Xavier était en transit en France et il lui était donc plus facile de repartir. Jörg lui fit parvenir un billet d'avion pour Bangkok.

Il atterrit donc dans la mégapole thaïlandaise avec comme seule adresse et point de chute le bureau de la société de Jörg. Le taxi le conduisit devant un immeuble moderne. Il pénétra dans le bâtiment avec sa valise et se rendit à la réception. Il était attendu et le personnel thaïlandais semblait être au courant de sa venue. On le conduisit avec de multiples sourires et « *sawadee Krap* » dans le grand bureau du big boss qui surplombait le fleuve *ChaoPraya*.

Celui-ci était en conversation téléphonique et lui fit signe de s'asseoir. Après avoir raccroché, il lui dit avoir réservé une chambre d'hôtel à son intention dans un petit hôtel voisin et proposa à Xavier de s'y rendre pour se reposer du long voyage. Il ferait les présentations avec les membres de la société le lendemain.

L'hôtel retenu était modeste. La chambre n'était pas climatisée et seul un *ceiling fan* pouvait rafraîchir la température de la pièce. En guise de salle de bain, une seule douche et un lavabo qui donnaient directement dans la chambre. Le seul avantage de cet hôtel était son emplacement proche du bureau et sa position centrale, ce qui est loin d'être négligeable quand on connaît les difficultés de circulation de la capitale thaïlandaise.

Xavier eut comme un coup de cafard en pénétrant dans cette chambre mal éclairée. Il mit cela sur le compte de la fatigue et du décalage horaire. Il prit une douche et entreprit d'aller visiter le

quartier de *Patpong* où se trouvait son hôtel puis de se coucher de bonne heure afin de se caler à l'heure thaïlandaise.

Il arriva le lendemain au siège de la société. Jörg était déjà là et il avait installé un second bureau juste en face du sien, dans la même pièce. C'est ainsi qu'ils passèrent des journées l'un en face de l'autre à parler de choses et d'autres. Régulièrement, Jörg demandait à Xavier de quitter le bureau commun lorsqu'il recevait des visiteurs visiblement confidentiels. Xavier acceptait avec complaisance et en profitait pour faire le tour des différents services pour sympathiser avec le personnel. Il pouvait parler quelques mots en thaïlandais. De plus, au fil des semaines, il avait contracté avec des Tours opérateurs français et il remplissait son job

Xavier comprit assez vite les motivations de Jörg concernant son embauche : Il était vraiment le fils d'un ancien ministre de la défense autrichien. Il avait un frère qui avait réussi dans les affaires pétrolières. C'était en sorte le vilain petit canard de la fratrie. Jörg s'était installé en Thaïlande et avait épousé une fille d'un bar avec qui il avait eu deux enfants. La compagnie d'une de ces créatures peut être agréable au début mais leur discussion est assez limitée surtout lorsque vous les avez épousées. Jörg était seul. Il y avait d'ailleurs une certaine lassitude dans son comportement. Il paraissait comme blasé. Xavier estima que Jörg lui avait demandé de venir pour ne plus être seul et pouvoir échanger. Ils étaient les deux seuls européens dans cette société d'une centaine de personnes.

Très rapidement, Jörg expliqua à Xavier que, outre l'activité de « réceptif », il possédait aussi des go-go bars et un cabaret de spectacles de travestis avec un sleeping Partner thaïlandais. C'est la loi en Thaïlande : un étranger ne peut détenir plus de 50% des parts d'une société. D'où un marché florissant d'hommes ou de femmes de paille qui servent de prête-nom à des étrangers désireux de monter leur affaire.

C'est ainsi que certains soirs, Xavier se retrouva à effectuer des *night-audit* à la demande de Jörg dans les établissements nocturnes qu'il possédait. Les chefs de produit des Tour-opérateurs qui venaient à Bangkok signer des contrats avec la société « réceptive » avait forcément droit à une soirée « Bangkok by night » qui passait invariablement par un show de travestis dans le cabaret et une tournée dans un go-go bar « maison ».

Mais Jörg avait des zones d'ombres. Ils étaient quelque fois partis ensemble à des *workshops* ou des *Powhows* dans des pays voisins, notamment à Manille et à Bali. A chaque fois, Jörg avait des rendez-vous mystères au bar de l'hôtel auxquels il ne souhaitait pas que Xavier participe. Ce dernier n'avait jamais posé de questions. Jörg restait son patron malgré tout.

Xavier fréquentait aussi la communauté française de Bangkok. Son statut de non-expatrié célibataire lui avait définitivement fermé la porte des Mr BNP, Mr LAFARGE et autres grandes entreprises françaises qui venaient en famille avec tous les avantages de leur expatriation. Il n'était pas de leur monde et ils lui faisaient bien sentir. Ses relations françaises étaient plutôt faites d'aventuriers qui ouvraient soit un restaurant soit un bar après avoir déjà fait l'Afrique ou un autre pays d'Asie. Bien que sympathique dans les débuts, Xavier se lassa assez vite de leur compagnie et de leur conversation dont le sujet principal tournait invariablement sur la dernière petite Thaï qu'ils avaient mis dans leur lit. Cela devenait ennuyeux et un peu stérile.

Xavier se souvient avoir passé un soir de Noël seul. Il était allé à la messe de « minuit » en français et par ennui avait fini la soirée dans un go-go bar assis sur un tabouret à regarder le spectacle. Régulièrement, des filles avec un bonnet de père Noël sur la tête, venaient lui gratter le bras « *May/ come with you?* » et elles se frottaient sur son torse en espérant l'attendrir. Ce soir-là, il rentra seul et avait le mal du pays se demandant ce qu'il foutait là.

C'était pathétique!

Xavier en avait aussi assez de séjourner dans son petit hôtel. Il remarqua une annonce affichée à l'Alliance Française pour une maison à louer avec jardin dans un quartier résidentiel de Bangkok à bonne distance du bureau. Il en parla à Jörg qui lui suggéra d'aller voir.

- « *En fait* » dit Xavier « *j'ai déjà téléphoné et j'ai rendez-vous ce soir à 18h00 dans un go-go bar de Nana square, la fille me dit qu'elle travaille là-bas* »

Jörg souleva les sourcils

- « *Je la connais* » dit-il « *elle a une coupe au carré avec une frange et un maillot de bain fluo et porte le numéro 100* ».

Une façon de dire que toutes ces filles dans les bars se ressemblent.

Xavier répondit à Jörg de ne pas se moquer. Effectivement cela était surprenant qu'une *go-go dancer*, parlant en plus couramment le français, puisse avoir une villa à louer à Bangkok.

Xavier dit qu'il irait au rendez-vous et qu'il lui raconterait le lendemain.

Lorsqu'il pénétra dans le night-club à Nana Square, l'établissement était pratiquement vide en raison de l'horaire. Dans la pénombre, Xavier aperçut quelques filles affalées sur des tables et au bout du long bar, il reconnut Jörg assis sur un tabouret en train de boire une *Singha beer* (bière thaïlandaise).

- « *qu'est-ce que tu fais là ?* » demanda Xavier

- « *I want to see the girl* » répondit-il

Ils n'eurent pas trop longtemps à attendre. Une des filles s'approcha de Xavier. Elle n'était plus toute jeune pour ce métier, environ la trentaine. Elle lui parla dans un très bon français de la villa de sa mère qu'elle désirait louer uniquement à des étrangers. Elle raconta qu'elle avait épousé un français et était partie vivre à Annecy. Son mari étant d'après elle un alcoolique à la main leste, elle prit la décision de revenir au pays. Elle devait entretenir sa vieille mère et toute sa famille en faisant ce boulot d'entraîneuse.

Jörg glissa à l'oreille de Xavier que toutes ces filles avaient une vieille mère malade ou un petit frère à élever.

Un rendez-vous fut pris pour visiter la maison mais les événements à venir allaient en décider autrement.

En arrivant au bureau un matin, on lui dit que Jörg était parti.

- « *Comment cela parti ?* » demanda Xavier

- « *You must go now. Back to France* » lui répondit une des responsables thaïlandaises.

Dans la soirée, il reçut un coup de téléphone qui arriva sur son bureau.

- « *Mr. Jörg wants to speak with you* » dit la standardiste « *He is calling from Bali* »

Il entendit Jörg très énigmatique et peu disert qui lui répéta plusieurs fois « *go back to France. It's over!* » et il raccrocha.

Xavier comprit juste qu'il devait partir rapidement. Il n'eut plus jamais de nouvelles de Jörg Prader et ne sut jamais les vraies raisons de ce départ précipité.

De retour à Paris, il trouva refuge chez son cousin Philippe qui accepta de l'héberger le temps nécessaire pour retrouver ses marques. Philippe avait créé une petite boîte d'informatique et proposa gentiment à Xavier de venir faire du développement commercial pendant quelques mois. Il lui fit même un contrat de travail.

À la même époque, sa sœur aînée venait de divorcer de Jean-Louis son premier mari avec qui elle avait eu 4 enfants. Il travaillait dans l'administration et avait été muté récemment à Paris après avoir été en poste dans différentes villes de Province. Jean-Louis dû quitter le domicile conjugal et obtint le grand appartement de fonction dont il avait fait la demande quelques mois auparavant pensant y installer sa famille. Son beau-frère, en plein désarroi conjugal, habitait donc l'appartement avec les chambres vides prévues au départ pour ses enfants.

Xavier saisit l'opportunité et proposa à Jean-Louis de partager le logement.

- « *Tu comprends* » expliqua-t-il « *ce divorce est traumatisant pour mes neveux, mais s'ils savent que leur oncle habite avec toi, ils auront peut-être moins l'impression que tu t'éloignes de la famille* ».

L'argument dû faire mouche car Jean-Louis accepta la proposition. Xavier allait donc s'installer chez et avec son ex beau-frère.

Jean-Louis n'avait pas dit à ses propres parents qu'il était en instance de divorce craignant leur réaction et voulant sans doute ménager leur santé fragile. C'était un peu comme la jeune fille qui annonce à ses parents deux mauvaises nouvelles. La première « *je suis enceinte* » et la seconde ? « *J'ai raté mon bac* ».

Xavier s'amusait intérieurement de la scène qu'il imaginait :

- « *Papa, Maman, je divorce et je quitte le domicile conjugal* » dirait Jean-Louis
- « *Aaargh!* »
- « *Mais j'ai trouvé un appartement et je m'installe avec mon beau-frère* »
- « *(re) Aaargh* »

Il souhaitait à espérer que les parents de Jean-Louis n'aient pas le cœur fragile.

En juin, Xavier postula le poste de responsable commercial pour l'Office de Tourisme de l'île de Jersey basé à Paris près de l'Opéra. Il rencontra Marie-Jo qui occupait le poste de directrice depuis plus de 14 ans et avait trois assistantes pour mener à bien sa mission de représentation touristique de la destination. Le travail consistait à prendre contact avec les professionnels du tourisme pour qu'ils programment des séjours à Jersey dans leurs brochures et tout faire pour augmenter le nombre de visiteurs français dans l'île.

Marie-Jo sélectionna trois ou quatre candidats dont Xavier. Elle les invita à se rendre à Jersey pour rencontrer les responsables devant prendre leur décision finale sur le choix du candidat retenu. Xavier rencontra Mickaël qui avait le titre de Directeur Marketing hors UK, c'est-à-dire la promotion de l'île sur tous les pays où Jersey avait une représentation à l'exception de la Grande-Bretagne considérée comme le marché principal.

L'entretien dut bien se passer puisque fin juillet, Mickaël en personne lui annonça que sa candidature était retenue et qu'il préparait son contrat de travail pour débiter en septembre.

Fin août, quelques jours avant sa prise de poste, Xavier reçut un coup de téléphone un peu embarrassé de Mickaël qui lui annonça que les politiques avaient décidé de faire des coupes budgétaires et que le bureau de Paris allait donc être fermé. Avec l'heure d'internet, cela devenait dispendieux d'avoir une adresse physique pour distribuer des brochures et renseigner des visiteurs forcément déjà convaincus. Il devait donc licencier tout le monde y compris Marie-Jo et résilier le bail du bureau de l'Opéra.

Enfer et damnation! à peine embauché, Xavier se retrouvait licencié.

Mais Mickaël précisa :

- *« Il a été décidé de te garder et te proposer de devenir notre représentant officiel. Tu factureras des honoraires et non pas un salaire. Nous participerons à tes frais de bureau ».*

Il conclut en disant :

- *« C'est confidentiel ! le bureau de Paris n'est pas encore au courant de cette décision. Notre Chief Executive viendra à Paris courant septembre pour les licencier. D'ici là – keep the secret secret ».*

Xavier prit ses fonctions comme prévu en septembre avec ce lourd fardeau de ne pas dévoiler aux salariés ce qui allait prochainement leur arriver.

Cen était gênant ! Surtout que Marie-Jo et son équipe faisait tout pour l'intégrer et administrer leurs conseils pour qu'il remplisse correctement son poste.

Cela dura plusieurs semaines avant que Jersey annonce la prochaine venue au bureau de Paris de Sheila, la *Chief Executive*, accompagnée par le Sénateur Shenton en charge du tourisme au parlement de l'île- en quelque sorte le ministre du Tourisme.

Sheila n'était pas réputée être une tendre et la législation française en matière de licenciement n'avait pas l'air de la tracasser. Le binôme reçut un par un les quatre employés à commencer par Marie-Jo. De son bureau où il s'était retranché, Xavier ne pouvait entendre les conversations, mais il perçut très nettement des pleurs et des portes claquées.

Une fois leur mission achevée, Sheila et le Sénateur lui demandèrent de les retrouver dans la salle de réunion pour lui expliquer sa mission et ce qu'ils attendaient de lui. Marie-Jo, sans doute par habitude, voulut les rejoindre pensant encore être « *on duty* ». En la voyant s'installer autour de la table, Sheila la regarda d'un air méprisant et avec cynisme très « *british* » déclara :

- « *Nous remercions Marie-Jo pour l'excellent travail qu'elle a accompli ces dernières années. Toutefois, Marie-Jo, nous vous demandons de quitter cette réunion qui doit rester confidentielle.* »

Marie-Jo se leva et quitta la pièce toute penaude comme une petite fille punie.

Après le départ de Sheila et du Sénateur, Xavier se retrouva tout seul dans la salle de réunion. C'est ce moment que je choisis Marie-Jo pour le rejoindre. Elle ne s'assit pas et resta debout le dos contre la porte.

- « *Vous le saviez, n'est-ce pas ? Ils vous ont embauché pour cela.* »

Xavier jura les grands dieux qu'il n'était absolument pas au courant et regrettait cette situation. C'est alors que Marie-Jo lança cette phrase dont Xavier se souviendra longtemps :

- « *De toutes façons, au regard que vous lançait Michael lors de votre entretien j'ai su que c'était vous qui seriez choisi.* »

Xavier fut un peu surpris et mis quelques secondes à réaliser qu'elle voulait dire que Michael était homosexuel, ce dont il ne s'était pas aperçu. Il eut tout de même la présence d'esprit de répliquer :

- « *Pour une fois que mon physique me sert !* »

C'est ainsi qu'en octobre 1995, Xavier devint le représentant officiel des Etats de Jersey notamment en charge du tourisme et du développement des liaisons maritimes et aériennes depuis la France. Il se rendait chaque année dans l'île pour participer au « *meeting agents* », c'est-à-dire à la grand-messe qui réunissait tous les responsables des bureaux que Jersey avait ouvert par pays. Ils étaient environ une douzaine mais le nombre variait chaque année en fonction des bureaux ouverts ou fermés selon les résultats. Chacun était traité selon la taille de son marché, c'est-à-dire le nombre de visiteurs en provenance de chaque pays. Plus celui-ci était important mieux vous étiez logé et vous aviez le droit à des « petites attentions » comme un chauffeur à l'aéroport. La Grande Bretagne était hors concours en tant que marché principal. Puis venaient la France et l'Allemagne suivit par le Benelux et l'Irlande. Des « petits » pays comme la Scandinavie ou les USA fermaient la liste.

Chaque agent devait présenter son marché devant des responsables politiques soucieux de savoir si les fonds dépensés par les contribuables à la promotion de Jersey étaient utilisés à bon escient. Si votre marché était en baisse, mieux fallait avoir de bonnes raisons.

Pendant 48 heures, les agents vivaient en vase clos allant de réunions en cocktail et de dîners en excursions « éducationnelles ». Xavier s'imaginait dans un roman d'Agatha Christie ou bien une partie de Cluedo où chaque personnage était finalement la caricature du pays qu'il représentait.

« *Bonjour, je suis Werner Müller, le représentant allemand* ».

« *Il ne l'aurait pas dit que l'on ne s'en serait pas douté* » pensait tout haut Xavier.

« *Moi, je suis Donald Vanjrick de Belgique* » et ainsi de suite.

Xavier, avec son accent français, avait toujours son petit succès.

« *Moi, Monsieur, je viens de Paris* » disait l'allemand en essayant d'imiter l'accent de Xavier parlant anglais et faire rire ses collègues.

C'était très bon enfant et les autorités de Jersey gâtaient ses représentants en les recevant comme des VIP.

Xavier s'occupait donc de la promotion de cette île anglo-normande.

Des « *fragments de France tombés dans la mer et ramassés par l'Angleterre* » écrivit Victor Hugo pendant son exil.

Il devait gérer un budget alloué et proposer un plan marketing en adéquation.

Il était correctement rémunéré pour son travail et les autorités de Jersey suivaient ses préconisations pour entreprendre des opérations parfois « originales » pour faire connaître la destination.

Chaque année, il participait à Top Résa, un salon réservé aux professionnels du tourisme qui se déroulait à Deauville. Top Résa était pour le monde du tourisme l'équivalent de Cannes. Cela durait 3 jours et en marge du salon traditionnel, les exposants rivalisaient d'imagination pour organiser des événements sous forme de soirées, cocktails ou dîners dans des lieux les plus improbables. Il conseilla à Jersey de ne pas participer directement au salon en tant qu'exposant mais de louer, en marge de l'évènement, une grande villa afin d'organiser chaque soir un cocktail ouvert à tous les professionnels présents. Pour l'occasion, Mike, le responsable des Relations Presse et Robin, le responsable marketing, faisaient le voyage depuis Jersey. La villa était réputée pour son ambiance festive et les convives, dont la plupart n'avaient pas forcément un intérêt pour la destination, se pressaient pour venir.

Une année, il installa un cirque sur la plage de Trouville. Une autre année, il privatisa la Hall aux Poissons avec « *sea food* » à volonté pour les invités. Tout était possible pour inscrire Jersey comme destination branchée parmi les festivaliers de Top Résa.

Lors de la dernière édition de Top Résa à Deauville, ils avaient décidé avec Robin, Karine, une française qui travaillait à Jersey et Albane, une de ses proches amies dont la grand-mère possédait une magnifique maison sur la plage de Deauville de se rendre, après un bon dîner, à un concert organisé par un Tour-Opérateur spécialisé sur les Antilles avec comme guest-star Franky Vincent. « *Vas-y Franky, c'est bon ... !* » étant sa chanson la plus connue. L'évènement se déroulait dans l'arrière-pays et l'endroit n'était pas facile à trouver.

Le groupe d'amis roulait sur les petites routes normandes toutes fenêtres ouvertes et chantait à tue-tête « *cher ami* », une chanson de Marc Lavoine et Françoise Hardy.

Xavier se souvient qu'il avait ressenti un moment de plénitude et d'extase comme s'il pouvait saisir le bonheur de l'instant et le simple plaisir d'être ensemble. Un moment banal en soi mais dont encore aujourd'hui la simple évocation titille les hormones du plaisir de son cerveau.

Les années Jersey durèrent 13 ans et les autorités de l'île décidèrent de suspendre leur représentation sur le marché français.

Comme il était travailleur indépendant, il put conjointement s'investir dans la gestion des hôtels. Dans les années 2000, il mena donc de front son travail de directeur d'hôtels et de représentant de l'île de Jersey.

En 2008, à la trahison de son ami Henri vint s'ajouter la rupture de son contrat avec l'île Anglo-Normande.

- *«A quoi reconnaît-on le bonheur? Au bruit qu'il fait en partant!»*

Une citation dont Xavier en comprenait tout le sens.

## Cerveau limbique - Les Deuils

Souvent qualifié de cerveau émotionnel, le cerveau limbique évalue les émotions procurées par les situations et envoie le message adapté : production d'hormones, comme l'endorphine ou l'adrénaline, mécanismes de réflexe corporel. Le cerveau limbique conserve les souvenirs et les associe aux émotions.

Dans cette période *d'anni horribiles* précédant l'annonce du diagnostic de la maladie, Xavier avait l'étrange impression de passer plus de temps dans les enterrements qu'auparavant. Il s'était d'ailleurs offert une cravate noire qui semblait être indispensable dans sa garde-robe et dont il aurait l'utilité.

Bien sûr, nous subissons tous cette épreuve. La mort est sûrement la chose la mieux partagée dans ce monde et elle touche invariablement toutes les familles et indépendamment du statut social.

Xavier avait peur de la mort depuis son enfance. Très tôt, il avait manifesté des angoisses le mettant dans des états de transe à se taper la tête contre les murs lorsque le soir, seul dans sa chambre, il se mettait à y penser. L'éternité était pour lui quelque chose de cauchemardesque. « *Vivre éternellement, vivre éternellement* » se répétait-il comme une psalmodie et son cerveau se mettait à bugger. Il parcourait alors sa chambre dans tous les sens comme pour vouloir échapper à cet état ... mais fuir ce qui est inéluctable est vain. On avait beau lui expliquer que nous aurons une vie éternelle sous une forme qui échappe à notre condition humaine, cela ne le calmait pas.

La version de mourir et du néant, c'est-à-dire plus rien, n'était pas non plus faite pour le reconforter. Xavier s'intéressait à tout ce qui touche le rapport avec l'au-delà. Il fut sans doute, et cela malgré son jeune âge, un des premiers lecteurs du Docteur Moody qui en 1975 publia « la vie après la vie » qui relatait des expériences de personnes ayant vécu des EM (Expérience de Mort Imminente). Il était aussi fasciné par la médiumnité et il aurait tant aimé communiquer avec nos chers disparus.

Durant son enfance, il avait un camarade du nom de Jean. Plus qu'une amitié, ils étaient presque comme deux frères. Lorsque l'un partait en vacances pendant trois semaines dans la famille de l'autre, la réciprocité se faisait dans le sens inverse pour les trois semaines suivantes. Jean fut atteint de la maladie d'Hodgkin, une forme de cancer du système lymphatique.

Xavier se souvient encore qu'après un séjour à l'hôpital de son ami Jean, ils s'étaient retrouvés pour quelques jours ensemble. Il voyait bien que Jean avait changé physiquement mais n'arrivait pas vraiment à en déterminer l'origine. D'un coup Jean souleva de sa tête une perruque comme pour le saluer.

- « *Bonjour Monsieur!* » Dit-il en replaçant sa perruque.

Ils partirent alors tous les deux dans un fou rire spontané. L'un pour avoir réussi sa blague et l'autre pour avoir été surpris.

Jean mourut à l'aube de ses quinze ans. Xavier entend encore ce coup de téléphone qui annonçait la nouvelle à ses parents. Sa mère avait décroché et son visage avait subitement changé. Elle tenta de fermer la porte du bureau pour que la conversation ne soit pas entendue. Mais Xavier comprenait que quelque chose de grave venait d'arriver.

La conversation terminée, elle appela son père. Il les entendit chuchoter pendant quelques minutes puis sortirent du bureau avec un air attristé bien sûr mais surtout embarrassé.

Ils allèrent ensemble dans la chambre de Xavier et lui annoncèrent la nouvelle avec beaucoup de précautions. Xavier écouta mais ne pleura pas. Le jour de l'enterrement, il se rendit dans la chambre de Jean où ils avaient tant joué. Au-dessus du lit, il y avait un poster représentant un dessin de Charlie Brown et du chien Snoopy avec la mention « Gardez le sourire! ». Xavier prit cela comme un dernier clin d'œil de son ami qui jamais ne s'était plaint au cours de sa maladie et était toujours de bonne humeur.

### L'ami Polonais (2003)

Marek arriva en France par le dernier avion en partance de la Pologne pour Paris au moment du coup d'état de Jaruzelski en décembre 1981. Il venait pour rejoindre sa fiancée Majena et son frère Bogdan. La France devait être une étape car ils prévoyaient de demander un visa à l'ambassade américaine à Paris pour s'installer à Chicago. Les formalités durant plus longtemps que prévu, ils durent s'installer dans le provisoire dans l'attente du sésame qui leur ouvrirait le rêve américain.

Marek avait fait des études d'architecte d'intérieur. C'était un beau garçon au physique plutôt scandinave et mesurait plus d'un mètre 90. Il était toujours très soigné et s'habillait à « *la française* » comme il aimait le dire. C'est-à-dire une belle veste sur une chemise impeccable avec un jeans et des chaussures de marque en cuir avec la ceinture assortie. Il s'était fait pousser les

cheveux mais sa coiffure était toujours bien travaillée, le plus souvent avec une queue de cheval. Il avait épousé Majena en France. Celle-ci poursuit des études de droit et Marek son activité d'architecte d'intérieur.

Xavier fit d'abord la connaissance de Bogdan, son beau-frère. Il croisait Marek régulièrement dans le studio que Bogdan avait loué avenue Emile Zola à Paris. Les deux beaux-frères étaient très liés et souvent cela mettait en colère Majena, qui aurait préféré que son mari passe plus de temps avec elle qu'avec son frère.

C'est seulement au départ de Xavier pour l'université aux Etats-Unis, que la simple camaraderie se transforma en réelle amitié de ceux qui ont vécu ensemble quelque chose d'intense.

Xavier devait vendre sa voiture avant de s'envoler pour San Francisco. Il se rendit chez le concessionnaire qui lui avait vendu sa voiture dans l'espoir qu'il la reprenne.

- *« Je peux effectivement reprendre votre véhicule mais il vous restera à payer la différence manquante inscrite sur votre contrat – soit environ 25.000 Francs »* lui expliqua-t-il.
- *« Votre contrat permet des mensualités réduites pendant vingt-quatre mois et le principe est de repartir sur un nouveau véhicule à l'échéance. Sinon, vous devez racheter votre véhicule plus cher que vous avez payé ».*

Xavier venait de signer un chèque de 100.000 francs pour l'inscription à University of America, il n'avait pas trop les moyens de payer un dédit pour se séparer de sa voiture. Ce n'était pas le moment. C'est le garagiste qui lui souffla la réponse :

- *« Votre véhicule a moins de deux ans. Vous avez souscrit une assurance qui rembourse sur la valeur du neuf. En cas de vol, vous seriez intégralement remboursé ».*

Tout en rentrant à Paris un peu tracassé par cette nouvelle, Xavier pensait intérieurement :

*« Se faire voler sa voiture ! Il est drôle ce garagiste, c'est plus facile à dire qu'à faire. En plus, cela s'appelle une escroquerie à l'assurance ».*

Il interrogea Jasper, le coursier de l'agence d'origine antillaise, où il travaillait encore et qui habitait une banlieue Sud du côté de Créteil.

- *« Dis-moi Jasper »* dit-il sur le ton de la plaisanterie *« Tu ne voudrais pas voler ma voiture ».* Jasper fit mine de ne pas comprendre. Xavier l'invita à prendre une bière et lui expliqua son problème :

- « *Tu comprends! J'ai besoin de gens qui fassent cela proprement. C'est-à-dire qui démarre la voiture sans les clés que je devrais rendre à l'assurance et faire des marques d'effraction*».

Jasper proposa à Xavier de venir le retrouver à Créteil le lendemain soir. Il connaît des gars dans sa cité qui pourront faire cela.

Xavier se dit « *voilà une histoire réglée*» et alla au rendez-vous certain que Jasper allait lui débrouiller l'affaire. Ils firent plusieurs fois le tour de quartier et rencontrèrent des groupes de jeunes qui avaient tous une solution mais il fallait leur donner la clef et après ils y mettront le feu ou la jetteront dans la Marne. Ils montèrent même au Nord de Paris dans le 9.3. A part, un gars qui voulait la mettre en cube avec une presse hydraulique où travaillait son cousin, Xavier trouvait toutes les solutions hasardeuses et peu fiables. Il voulait du travail de pro: il repartait avec les clés et le véhicule ne devait pas être retrouvé.

Au petit matin, il rentra chez lui dépité: « *la banlieue, ce n'est plus ce que c'était! et dire qu'ils nous cassent les pieds à la télévision avec l'insécurité*» pensa-t-il avant de s'endormir.

Le soir même il passa chez Bogdan pour prendre un verre et raconter son histoire de la nuit dernière. Marek était présent et les deux polonais rigolèrent beaucoup à l'évocation des détails que fournissait Xavier.

- « *On a les arabes qu'on mérite!*» dit Bogdan.
- « *Certes*» répondit Xavier « *mais en attendant je me retrouve avec ma bagnole sur le dos*»

Marek lui suggéra de la vendre en Pologne et elle partirait sûrement vers la Russie. Surtout qu'il s'agissait d'un modèle allemand récent et Diesel.

- « *Combien ils vont me l'acheter? Cela ne sera pas suffisant pour rembourser la voiture*»
- « *Tes bête ou quoi?*» rétorqua Bogdan « *Tu la declares volée ensuite. Crois-moi ils n'iront pas la chercher là-bas*».
- « *Je connais un type à Gdansk – un ancien flic – je sais que maintenant il trafique différentes choses. Je peux lui demander s'il serait intéressé. Donne-moi ta carte grise, je vais l'appeler*». Proposa Marek.

Nous étions au début des années quatre-vingt-dix, le mur de Berlin était tombé deux ans plus tôt et c'était un peu le *Far-West* dans les pays de l'Est.

- « *D'accord*» répondit Xavier « *mais dépêche-toi de l'appeler*»

Marek revint avec les bonnes informations. Son contact était toujours opérationnel et il était intéressé par la voiture. Il en proposait 15.000 \$ en beaux billets verts mais il fallait lui livrer à Gdansk

- « *Je t'accompagne* » dit Marek enthousiasme « *fifty fifty* ».

De toute façon, Xavier n'y serait pas allé seul et au moins la balade promettait d'être sympa. Le lendemain soir, Xavier passa à Bagnolet pour récupérer Marek chez lui et partirent sur l'A1 pour une longue route vers la Pologne. Tous les deux étaient bons conducteurs et ils aimaient rouler la nuit. Lorsque l'un conduisait, l'autre lui allumait une cigarette et lui mettait dans la bouche. Toutes les deux heures, ils s'échangeaient le volant. Après la Belgique, ils arrivèrent en Allemagne et roulèrent directement vers Berlin. Xavier était excité car plus ils avançaient plus il découvrait des noms de villes dans lesquelles il pensait ne jamais mettre les pieds, rideau de fer oblige ! Berlin, Potsdam Łódź... Il avait l'impression de vivre un roman de John Le Carré. Ils s'arrêtèrent une petite heure à Berlin. Xavier voulait voir l'ancienne démarcation entre l'Ouest et l'Est. C'était encore très flagrant tant Berlin Ouest était éclairé et Berlin Est dans les ténèbres.

- « *On est arrivé ! C'est là* » dit Marek en montrant à Xavier un no man's land encore apparent.
- « *Je m'en serais douté* » répondit Xavier en faisant une grimace qui voulait dire que c'était laid.

Ils continuèrent leur route et passèrent la frontière Germano-Polonaise. Xavier s'inquiéta de savoir si la douane polonaise n'allait pas identifier le véhicule. Marek le rassura :

- « *Turignes ! Ils n'ont pas d'informatique* ».

Ils passèrent devant la petite guérite. Le douanier regarda à peine les passeports et la carte grise du véhicule. Il leur fit un signe de circuler tout en bâillant. Il était 3 heures de matin et ils avaient quitté Bagnolet à 17h30. Il restait bien 6 à 7 heures de route avant d'atteindre Gdansk ou plutôt Sopot, ville balnéaire sur la Baltique.

Ils arrivèrent en milieu de matinée. Pour Xavier, c'était un grand dépaysement tant les stigmates de quarante ans de communisme étaient toujours présents. C'était un peu comme si le temps s'était figé dans les années 50. A la fois les devantures de magasin, l'architecture, les gens... tout était très différent.

Marek proposa à Xavier de l'installer au Grand Hôtel qui avait eu ses heures de gloire dont celui d'héberger De Gaulle lors d'une visite présidentielle en 1967. C'était un grand bâtiment du XIX -ème

siècle semblable à celui de Cabourg mais en bien moins bon état avec des chambres à la décoration désuète. Xavier était ravi !

Marek irait chez sa mère qui habitait dans une ruelle voisine. Il était prévu de se retrouver à 18h au bar de l'hôtel qui faisait face à l'immense salle à manger avec son *Bow Windows* donnant sur la Baltique.

Marek arriva au bar avec un peu de retard l'air affairé.

- « *Je dois boire une vodka avant de t'expliquer* » dit-il « *les choses ont un peu changé* »

Xavier commençait à craindre le pire

- « *J'ai eu mon contact. Il me dit qu'il ne veut plus faire affaire car il est surveillé et de toute façon il est actuellement à Varsovie* »
- « *Surveillé par qui ?* » demanda benoîtement Xavier
- « *Je ne sais pas moi* » répondit Marek « *La police sans doute* »

Xavier commençait à sentir le coup foireux.

- « *J'ai appelé un ancien camarade de classe qui pourrait peut-être nous aider* » poursuivit-il « *On a rendez-vous dans une heure dans un bar du centre-ville* ».

- « *Et il fait quoi ton camarade de classe ?* » questionna Xavier.

- « *Je ne sais pas ! Il possède un sex-shop à Gdansk* » répondit Marek en buvant une autre vodka.

- « *Belle fréquentation !* » dit Xavier en se moquant de Marek « *Et cela fait longtemps que tu l'as vu ce copain ?* »

- « *Je t'en ai dit* » répondit-il « *J'étais en classe avec lui. Paye les verres et on y va !* »

Marek rentra le premier dans le bar suivi par Xavier. Il reconnut son « *camarade de classe* » assis avec un autre gars. Il n'avait pas vraiment un physique de polonais. Il était petit, des cheveux noirs et une barbe de trois jours.

- « *Il doit être Bulgare* » pensa Xavier qui avait l'impression de vivre un film

Marek parla quelques minutes avec son nouvel ami et se retourna vers Xavier :

- « *Bon je te traduis ! Il a un acheteur pour la voiture mais il est prêt à payer seulement 10.000 \$ Il veut voir la voiture bien évidemment et on a rendez-vous à minuit devant son magasin* »
- « *Le sex-shop ?* » dit Xavier narquois
- « *Oui, le Sex Shop ! De toute façon il n'y en a qu'un* »

- « *Dis-lui que c'est d'accord! De toutes les façons, on n'a pas le choix* » dit Xavier l'air complice.
- « *Je lui ai déjà dit* » conclu Marek.

Ils trinquèrent avec leur nouveau partenaire et sortirent pour dîner chez la mère de Marek qui souhaitait faire la connaissance de l'ami français de son fils.

Celle-ci était veuve depuis de nombreuses années et avait eu deux fils: Janusz qui faisait des études de médecine et qui avait été interne deux ans à l'hôpital de Saint-Nazaire et dont elle était très fière et Marek qui vivait en France et dont elle était aussi très fière.

Marek pensait que sa mère préférait son frère aîné qui avait mieux réussi que lui et qui ne vivait pas trop loin avec sa femme et ses deux enfants. Quand Marek dit au revoir à sa mère pour aller au rendez-vous, Xavier sentit tellement d'amour de ce petit bout de femme qui se mettait sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur la joue de son grand fils tout en enroulant son bras autour de son cou. Elle lui chuchota quelque chose dans l'oreille et Marek acquiesça tout en l'embrassant à son tour.

Ils prirent la voiture et allèrent se positionner devant le magasin qui se trouvait dans une ruelle pavée. C'était humide et il faisait froid! Xavier sortit de la voiture pour fumer une cigarette:

- « *Il arrive quand ton bourricot* » cria-t-il à Marek qui était resté dans la voiture.
- « *Je ne connaissais pas cette expression. Aminuit!* » dit-il.

Il se rassit au volant à la place du conducteur et attendirent quelques minutes encore lorsque quelqu'un toqua sur la fenêtre en montrant son visage. La voiture était entourée par quatre gars qui n'avaient pas l'air agressif. L'un d'eux était le copain de Marek à qui il s'adressa.

- « *Nous devons sortir de la voiture. Ils veulent vérifier des trucs* » traduisit Marek.
- « *Quels trucs?* » demande Xavier un peu énervé.
- « *Je ne sais pas. Des trucs en rapport avec l'année du modèle pour voir si cela correspond* »

Xavier et Marek sortirent décontractés, l'air de dire « *je vous en prie, Messieurs, faites votre travail* ».

Pendant que les gars soulevaient les tapis, regardaient le moteur et sous le châssis, Marek parlait avec son camarade en demandant des nouvelles de relations communes.

Tout était en ordre et ils rentrèrent dans le Sex-Shop qui était fermé à la clientèle. Son copain sortit une liasse de billets de 100 \$ et avant de les donner il parla avec Marek et montra du menton un de ses sbires. Une conversation s'ensuivit.

- « *Qu'est-ce qu'il dit ?* » demanda Xavier inquiet.

Marek marqua un temps de silence avant de répondre :

- « *C'est la merde ! Ils veulent qu'on livre le véhicule à Vilnius en Lituanie. Ils disent que pour toi en tant que français il n'y aura pas de problèmes pour passer la frontière* »
- « *C'est loin ?* » demanda Xavier
- « *600 km ! environ 7 à 8 heures de route* » confirma-t-il

Xavier n'était pas mécontent que l'aventure continue et de pousser plus à l'Est son périple.

- « *Il y a autre chose* » continua Marek « *on ne part pas seuls mais avec le gars là-bas qui va surveiller leur investissement. On l'emmène à Vilnius* ».
- « *L'aventure, c'est l'aventure* » chantonna Xavier.
- « *Xavier arrête ! Là c'est la mafia lituanienne. Je ne suis pas rassuré et en plus je suis en première ligne. C'est moi qui doit traduire* » s'inquiéta Marek.

Le camarade d'école de Marek compta les billets de 100 \$ en les donnant à Xavier qui à son tour recompta. Le compte y était et il plia la liasse pour la glisser dans la poche intérieure droite de son blouson qui fermait avec une fermeture éclair.

Ils partirent aussitôt avec le camarade accompagnateur assis derrière sur la banquette en direction de Vilnius. Celui-ci ne parlait que Polonais et les deux amis pouvaient échanger en français sans qu'il ne comprenne la conversion. Il avait une arme coincée dans la ceinture du pantalon qu'il posa sur l'accoudoir pour mieux se détendre.

Marek demanda à Xavier s'il était sûr que les billets soient vrais

- « *Il vaut mieux vérifier* » dit-il
- « *On va passer à la gare. Il y a un kantor (bureau de change) ouvert toute la nuit avec un appareil de détection des faux billets* » préconisa Marek « *Tu prends au hasard deux ou trois billets dans la liasse et j'irai les changer en zloty* ».
- « *Et le gars derrière ? on lui dit quoi ?* » S'inquiéta Xavier.

Arrivé à la gare, Marek lui expliqua qu'il descendait acheter une bouteille de vodka et du jus de pomme pour la route et sans lui laisser le temps de réagir il sortit de la voiture.

Le gars était un peu surpris et Xavier se retourna vers lui en souriant « Vodka! Good! » espérant ainsi le calmer.

Marek réapparut quelques minutes après: « *C'est tout bon* » dit-il essoufflé et il tendit au passager de derrière une bouteille empaquetée dans un sac à papier. Il en avait aussi pris une pour lui ainsi que des paquets de Haribo.

Xavier prit son air embêté et finit par dire

- « *Je ne suis pas très rassuré de partir avec une liasse de 10.000 \$ dans la poche. Il faudrait la déposer chez ta mère* »
- « *Chez ma mère non! mais chez ma belle-soeur c'est possible. Elle n'habite pas trop loin. Au feu rouge, je descendrai subitement et tu m'attends au prochain carrefour. Je ne veux pas qu'il sache où elle habite* ».

La manœuvre se passa sans problème. Le gars sur la banquette manifesta un peu de surprise et d'énervement mais Xavier fit semblant de ne rien comprendre. Marek réapparut et sauta sur le siège avant. Ils pouvaient donc partir à Vilnius, rassurés.

La route était longue. Xavier et Marek se relayèrent alors que le passager de derrière avait déjà fini sa bouteille de vodka et s'était endormi. Ils finirent par arriver au poste de frontière entre la Pologne et la Lituanie. C'était le bazar! Des centaines de camions et voitures étaient entassés sur le bas de côté et les places de parking étaient insuffisantes. Les douaniers lituaniens étaient en grève et ne laissaient plus passer personne depuis de nombreuses heures. Marek pilota Xavier pour qu'il se positionne le plus proche possible du poste frontière.

- « *Prends les bouteilles de vin dans le coffre et va les donner aux douaniers en parlant français* »

Xavier n'était pas convaincu mais s'exécuta et pris une bouteille dans chaque poche intérieure de son manteau. Il pénétra dans le bureau où se trouvaient les douaniers en pleine discussion syndicale. Et subitement, il ouvrit les deux pans de son manteau comme pourrait le faire un exhibitionniste à la sortie d'une école pour montrer les deux bouteilles et cria en français « *Du vin français Messieurs?!!!* ». Il dut bien y avoir 5 secondes de silence avant que les douaniers le mettent dehors manu militari.

- « *Cela n'a pas marché?* » dit Marek en apercevant son ami revenir du poste de douane.

Puis d'un coup, il y eut un affolement et tout le monde courait dans son véhicule comme un départ des 24 heures du Mans.

- « *Ils ouvrent la frontière quelques minutes Allons-y vite!* » cria Marek.

Dans un vrombissement de moteur et de fumée, ils arrivèrent à bien se positionner et passèrent la douane. Il leur restait encore de la route avant d'arriver à Vilnius quand il se mit à neiger. La route devenait glissante et ils roulaient à 30 km/h maximum tant ils craignaient de dérapier. Xavier voyait des panneaux de signalisation indiquant « *Vilnius 170 Km* ».

Il calculait dans sa tête le temps qu'il leur faudrait « *encore 6 heures!* » pensa-t-il. Il était crevé, n'ayant que très peu dormi depuis le départ de Paris, c'est-à-dire il y a un peu plus de 48 heures. Mais avec tout ce qu'il venait de vivre, il avait l'impression d'être parti depuis longtemps.

Dans un virage, la voiture partit en crabe et Xavier n'arrivait plus à la maîtriser. Il finit dans le fossé contre un arbre. Cet accident réveilla le passager de derrière et tous les trois descendirent pour vérifier les dégâts « *Un phare cassé et le parechoc abîmé* ». Ils réussirent à pousser la voiture et la remettre sur la route et repartirent.

- « *J'espère qu'ils vont tout de même prendre la voiture* » s'inquiéta Xavier.
- « *En tout cas, on a eu de la chance. Sans l'arbre, on finissait au fond du fossé* » rétorqua Marek.

Ils finirent par arriver à Vilnius sous la neige après plus de 14 heures de voyage dans des conditions extrêmes. Leur garde du corps les guida à l'endroit où déposer le véhicule. C'était une grande maison moderne et un homme endimanché leur ouvrit le portail et leur fit signe de se garer dans le garage. L'homme mariait sa fille ce qui expliquait son accoutrement. Il eut l'air très honoré qu'un français vienne chez lui « *Ah! Paris* » dit-il.

- « *Il t'invite au mariage de sa fille, si tu veux* » traduisit Marek.
- « *Super!* » répondit Xavier toujours très excité par cette aventure.
- « *Non mais tu n'es pas fou! Ce gars fait partie de la mafia ou je ne sais quoi ... On dépose la bagde et on se casse* » dit Marek un peu énervé.

Leur hôte fit le tour de la voiture, s'arrêta sur la partie accidentée et écouta les explications du passager de la banquette arrière. L'affaire semblait terminée quand il demanda les clés.

- « *Ah non! tu ne leur as pas dit? Je ne donne pas les clés, j'en ai besoin pour l'assurance* » chuchota Xavier à Marek.

Ce dernier siffla un peu comme s'il avait envie de faire pipi « *On va finir par avoir des ennuis* » et il partit discuter avec les deux hommes en faisant des grands gestes et leur montrant la voiture.

D'un coup, il prit Xavier par le bras « *Miens, on se casse! C'est arrangé, magne toi!* ».

Xavier suivait Marek vers la sortie tout en lançant un « *dovizenia* » aux deux hommes dans le garage. Il ne savait pas ce que son ami avait dit aux deux hommes mais il était pressé de partir et quitter le pays.

Marek voulut aller dans un hôtel proche de l'aéroport car il voulait prendre le premier avion pour Gdansk. Le retour se fit sans encombre et ils arrivèrent à Sopot tard dans la soirée. Xavier se réinstalla au Grand Hotel. Il voulait fêter la vente de la voiture en dégustant du caviar avec de la vodka. Il devait être 23h ou minuit et la grande salle à manger était déjà fermée. Marek alla bousculer le réceptionniste « *Tout est arrangé* » expliqua-t-il à son ami « *il va nous amener du caviar et une vodka fraîche* ».

Ils s'installèrent dans la grande salle à manger à peine éclairée et tous les deux dégustèrent leur récompense. Xavier trouva ce moment magique et tellement improbable.

Après quelques verres, Marek réveilla le réceptionniste pour qu'il montre à Xavier la chambre où avait dormi De Gaulle.

Le lendemain, Xavier reprit le train vers Paris et Marek resta quelques jours avec sa mère.

Cet intense épisode de 3 jours, riche en adrénaline, scella à jamais une forte amitié qui durera une dizaine d'années jusqu'au décès de Marek en avril 2003.

Entre-temps, Majena et Marek divorcèrent. Il en fut très affecté et quitta la France en 1999 pour s'installer à Sopot dans le grenier au-dessus de sa mère.

Avril 2003, Xavier était dans son bureau à l'hôtel lorsque son téléphone sonna. Il crût reconnaître l'indicatif de la Pologne et pensait avoir Marek au bout du fil.

Il était prévu d'organiser ensemble quelques semaines en Corse cet été et sûrement voulait-il plus de renseignements.

- « *Salut, Marek!* » répondit-il
- « *Non! c'est Pavel* » répondit en anglais la voix au bout du fil « *un ami de Marek. On s'est déjà vu!* » puis il sortit cette phrase que Xavier n'oubliera jamais « *Marek is dead!* ».

Il hésita à se rendre en Pologne pour l'enterrement, tout d'abord parce qu'il avait des choses à faire. Les personnes qui meurent devraient comprendre que les gens n'ont pas que cela à faire que d'aller à des funérailles au pied levé.

Plus sérieusement, Xavier se demandait s'il avait sa place là-bas. Il ne connaissait personne. Il faisait partie de l'expérience française de Marek.

La nouvelle de la disparition de Marek faisant vite le tour des amis français qui le connaissait, il finit par prendre la décision de prendre un avion le lendemain accompagné de son ami Albane qui avait passé 6 mois chez Marek à essayer d'apprendre la langue et de Piotr, un autre exilé polonais. Il n'allait pas regretter cette décision tant les quelques jours passés sur place à l'occasion de l'enterrement de son ami allaient être forts en intensité et émotion.

Ils furent accueillis à l'aéroport de Gdansk par l'ami Pawel qui était marié avec une Canadienne et qui s'était installé à Sopot après avoir vécu à Toronto. C'était un musicien!

Celui-ci les embrassa et on se tapa sur les épaules.

Sur la route qui les conduisait en ville, Pawel leur expliqua que c'est son frère qui a trouvé Marek mort dans son lit. Ce-dernier étant diabétique, on suppose une dose trop élevée d'insuline, mais ce n'était pas trop clair. La cérémonie aurait lieu demain matin au cimetière de Sopot. Xavier pensait plutôt à un suicide. Il savait Marek très déprimé depuis son divorce et son diabète n'arrangeait rien. Il se laissait beaucoup aller ces derniers temps et sa meilleure amie était souvent une bouteille de Zubrovska pour s'endormir.

- *« On s'en fout ! »* se dit Xavier.

Il demanda à voir le corps de son ami.

- *« Il a été incinéré »* répondit Pawel.

Pawel les emmena à Sopot pour déjeuner et prendre un verre. Il faut dire que la ville avait bien changé depuis le premier voyage pour vendre la voiture il y avait plus de dix ans déjà. Il y avait une jeunesse branchée qui fréquentait des restaurants, des bars à la mode.

Dans la plupart des endroits où Xavier se rendit, il y avait toujours une personne pour l'interpeller *« Ah! c'est toi l'ami français de Marek... »*.

La personne s'arrêtait et discutait quelques minutes avec lui. Marek avait été un très bon ambassadeur de la France, de sa culture et sa gastronomie et avait exacerbé les clichés.

Le jour de l'enterrement, il devait y avoir une centaine de personnes réunies dans le cimetière. On vit arriver une petite dame au bras de son fils et tout le monde se serra dans une petite chapelle où l'urne allait être déposée.

Xavier, Piotr et Albane furent invités par le frère aîné de Marek, par Pawel et des amis... des tas de gens qu'ils n'avaient jamais vu mais dont ils se sentaient si proche. C'était des rires et des larmes. Ils avaient du mal à se séparer et cela se terminait souvent tard dans la soirée ou tôt dans la matinée. Ils se prenaient dans les bras, se regroupaient pour un selfie souvenir. Un vrai moment d'humanité où sans se connaître, on avait envie d'être ensemble pour Marek, pour se consoler. Xavier ne regrettait pas sa décision de venir à l'enterrement de son ami tant cela avait été riche émotionnellement.

### *Le cousin Gilles (2009)*

Gilles était le cousin germain de son père. Il était donc plus âgé d'une dizaine d'années que Xavier. Il était marié à Claudine et ils avaient eu trois enfants. Ils habitaient à l'écart une petite ferme rénovée à quelques kilomètres de la propriété familiale.

Quand ses parents s'installèrent définitivement à La Source pour leur retraite, Gilles et Claudine devinrent naturellement des invités permanents présents à chaque occasion.

Gilles était un garçon intelligent mais c'était un « *rebelle* ». Il ne supportait aucune forme d'autorité. Il avait été déserteur durant son service militaire et sa pauvre mère avait vu la gendarmerie venir récupérer son fiston par la peau des fesses. Il avait travaillé comme salarié mais n'avait jamais pu supporter la hiérarchie.

C'est d'ailleurs à cette période qu'il rencontra son épouse. Gilles dirigeait une succursale d'une entreprise de nettoyage à Valenciennes et il tomba amoureux de la fille d'une des femmes de

ménage qu'il employait. Malgré l'avis contraire de ses parents, il enleva littéralement Claudine pour l'épouser dans l'intimité. Il se moquait des convenances de son milieu social qui l'empêchaient d'épouser une fille d'ouvrier descendante d'immigrés polonais venus dans le Nord comme mineurs. Xavier pensait qu'il fallait du courage pour affronter son milieu et qu'il n'avait pas eu ce courage. Il n'était pas particulièrement lié avec ce cousin germain de son père n'étant pas de la même génération.

Mais en 1997, Jacques Chirac décida de dissoudre l'Assemblée Nationale et de provoquer des élections législatives anticipées. L'Oncle maternel de Xavier était responsable d'un petit parti politique et recherchait des volontaires pour se présenter comme candidat à cette élection.

La loi électorale prévoit que chaque parti doit présenter un nombre minimum de candidats sur l'ensemble des circonscriptions pour avoir le droit de recevoir un financement en fonction des suffrages obtenus. Il proposa donc à Xavier de se présenter sous l'étiquette « *Indépendants* » dans la circonscription où se trouvait la maison familiale. Il fallut donc pour Xavier organiser en quelques semaines et en pleine improvisation une campagne électorale. Il demanda à Gilles de devenir son trésorier et responsable de campagne.

Il écrivit à ses amis afin de solliciter des dons financiers et récolta plus de 30.000 francs. Même Henri, le futur traître, envoya un chèque de 1.000 francs et figurait parmi les plus gros donateurs. Xavier demanda à Marek, l'ami polonais, de venir le rejoindre pour coller les affiches. En peu de temps, une quinzaine de personnes se retrouvèrent à La Source devenue pour l'occasion le QG de campagne et prêtes à soutenir le candidat sous la houlette de Gilles dans le rôle de directeur. Xavier prenait son engagement avec sérieux et était soudainement sollicité par les médias locaux à donner sa position sur des sujets parfois techniques qu'il ne maîtrisait pas forcément.

« *Que pensez-vous du RSA?* » « *Votre position sur la PAC, Politique Agricole Commune?* ». Gilles fournissait souvent les réponses au candidat et l'entraînait à répondre comme un politicien aguerri. Xavier fut invité à participer à un débat en direct sur France 3 Bourgogne en face à face avec les autres candidats. Une belle occasion de se faire remarquer et connaître, il fallait donc y aller. Mais Xavier avait le tract n'étant pas du tout préparé à ce genre d'exercices. Surtout que face à lui, il y aurait le député sortant et le candidat de l'opposition. On allait forcément s'apercevoir de son amateurisme.

Autant, il est facile de donner son opinion lors d'un dîner entre amis « *ces chômeurs – tous des fainnants* » mais il est plus difficile de le faire devant une caméra avec des milliers de téléspectateurs avec la peur d'un dérapage verbal contraire à la pensée unique « *le chômage n'est pas une fatalité et je pense que blablabla...* ».

La veille du débat, Xavier eut un gros bouton de fièvre sur la lèvre qu'il fallut cacher au maquillage. Ce qui est surprenant lorsque vous êtes candidat à une élection et bien que vous sachiez n'être là que pour faire de la figuration, une « *candidature de témoignage* », il y a un moment, où entouré de vos supporters, vous croyez en vos chances de gagner.

« *Mes parents t'ont vu à la télévision, ils vont voter pour toi et peut être aussi leurs amis* ».

Xavier et son équipe finissaient par croire à l'impossible et il régnait une ambiance joyeuse.

Gilles organisait méthodiquement les journées de campagne.

« *Demain, tu as rendez-vous pour une interview avec Radio Décibel Fm* » « *Mardi réunion dans un café à Lormes on distribuera des tracts sur le marché* ».

Le soir des résultats, tous les proches supporters de Xavier se réunirent à La Source pour une soirée électorale « *il peut avoir des surprises!* » entendait-on dans l'assemblée.

La surprise arriva assez vite – 23 % des suffrages exprimés – ce qui le plaçait dernier des candidats en lice. L'important n'est-il pas de participer ?

Cet épisode fut l'élément fondateur de l'amitié entre Gilles et Xavier.

Gilles n'était plus le cousin germain de son père mais un ami avec lequel il venait de vivre des émotions intenses d'une campagne à rebondissements.

Dès que Xavier venait quelques jours à La Source accompagné d'autres amis, il ne manquait pas de retrouver Gilles et Claudine avec lesquels il passait d'excellents moments.

Tout naturellement en 2007, il proposa à Gilles d'être un de ses témoins de mariage. Il fut étonné lors de sa demande de voir les yeux mouillés de Gilles visiblement ému d'avoir été choisi.

Peu de temps après, il fut atteint d'une tumeur au cerveau, toujours un glioblastome. La même maladie qui allait emporter le père de Xavier quelques années plus tard.

Il alla rendre visite à Gilles à la maison médicalisée alors que ses jours étaient comptés. Claudine lui avait dit que cela lui ferait plaisir s'il pouvait l'aider à prendre son dîner.

Xavier trouva Gilles assis sur son lit face à un plateau repas. Il avait amené discrètement une bouteille de vin pour améliorer son quotidien.

« *Tiens mon Gilles* » lui dit-il « *Je t'ai amené un petit vin dont tu me diras des nouvelles* » et lui versa une rasade dans le gobelet en plastique.

Gilles ne répondit pas et versa dans le verre de vin les médicaments qu'il devait prendre, touilla avec une cuillère et but le gobelet d'une seule traite.

Xavier voulut l'en empêcher mais se raviva en pensant « *à quoi bon après tout ! si cela lui fait plaisir* ».

Une fois le verre terminé, Gilles fit mine de se rincer la bouche comme lorsqu'on fait une dégustation.

« *Tu vois cela lui donne du corps à ce petit vin !! Ah ! Ah ! Tu crois que je ne l'avais pas vu ?* » dit-il en rigolant.

C'est la dernière fois que Xavier parla à Gilles qui mourut la veille de Noël de l'année 2009.

Il avait 58 ans. Le Morvan était sous la neige !

### *Son père (2010)*

Le père de Xavier était plutôt une personne introvertie mais appréciant l'humour. C'était un homme de la terre. Il en avait les mains. Il portait le nom de son grand-père – Georges !

Ces parents, séparés pour mésentente, confièrent George Junior à sa grand-mère qui vivait à *La Source* la demeure familiale en plein cœur du Morvan. La Grand-Mère étant très âgée, délégua cette mission au régisseur qui habitait la petite maison juste au-dessus. Georges préférait d'ailleurs passer son temps dans les fermes et les bois, plutôt que de rester confiné avec sa grand-mère. Il allait à l'école communale du village voisin à pied.

Il existe un dicton sur ce pays « *du Morvan, ne vient ni bon vent ni bonnes gens* ». Ce n'est pas très flatteur. C'est une région sauvage avec des hivers rigoureux et certains sommets de ce massif dépassent les huit cents mètres d'altitude.

À la fin de la guerre, ses parents, qui avait fait un rafistolage de façade et vivaient sous le même toit, décidèrent de reprendre Georges avec eux à Paris pour lui permettre de meilleures études.

Tout naturellement, il était très attaché à cette propriété et il n'y avait pas de plus belles vacances que des semaines entières à la Source. Georges finit par en hériter quelques années plus tard et s'y installa définitivement dès sa retraite.

Il décéda le 3 décembre 2010 dans une maison médicalisée proche de La Source. Il était atteint d'une tumeur au cerveau, un glioblastome :

- « *C'est la plus maligne des tumeurs* » confirma un interne de l'hôpital de Dijon à Xavier « *elle s'étend comme une araignée dans le cerveau et il est très difficile de la retirer entièrement* ».

Georges mourut seul très tôt le matin dans sa chambre de la maison médicalisée.

Un coup de téléphone résonna dans le vestibule de la propriété familiale. A cet instant, sans même avoir décroché, toute la maisonnée comprit que c'en était fini.

C'est finalement la mère de Xavier qui finit par décrocher :

- « *Oui, merci ! on arrive* » entendit Xavier qui venait de se réveiller et qui descendait le grand escalier de la maison.
- « *C'est Papa ?* » demanda-t-il
- « *Oui ! c'était une infirmière. C'est fini. Tu viens avec moi ?* » dit sa mère
- « *Bien sûr ! je finis de m'habiller et je t'emmène* » répondit-il avec sa tasse de café à la main.

Xavier se souvint avoir veillé son père quelques jours auparavant. Alors que celui-ci était plus ou moins conscient, Xavier assis au bout de son lit le regardait respirer. Il resta ainsi une trentaine de minutes avant de se faire relayer soit par sa mère soit par une de ses nièces.

Il s'approcha du lit, prit la main de son père et attendit quelques secondes pour savoir s'il ressentait une réaction. Georges plia doucement ses doigts dans les mains de son fils mais c'était faible.

« *Tu as été un bon père !* » lui chuchota-t-il dans l'oreille.

Son père se retourna vers lui comme étonné et ouvrit ses grands yeux avec ce regard enfantin et vide sur un corps décharné qu'ont tous les malades arrivés à un point de non-retour. Xavier ne sut jamais si son père l'avait entendu mais il voulait y croire.

En fait quand son père est mort, Xavier eut la sensation d'être passé à côté de quelque chose et de ne pas vraiment le connaître. Il aurait tellement voulu lui parler, dire simplement combien il l'aimait. La génération à laquelle appartenait Georges n'était pas celle des pères d'aujourd'hui comme il peut l'être avec son propre fils. Par pudeur sans doute, jamais son père ne lui a dit « *je t'aime !* » ou même s'embrasser, cela était inconcevable. Cela ne veut pas dire que Xavier avait

l'impression ne pas être aimé, il était sûr de son amour filial, mais c'était impalpable, du « *brut de pomme* ». Les relations familiales sont souvent complexes, empreintes de « *non-dit* », de rendez-vous manqués parfois de frustrations conduisant à des blocages affectifs de part et d'autre. Lorsque les parents disparaissent, on se dit « qu'on aurait dû le faire » mais c'est trop tard.

Le jour de l'enterrement, Xavier voulut dire un mot sur son père et il écrivit dans la nuit un petit discours sur une feuille papier :

*« Quand on est enfant on pense que nos parents n'ont ni âge ni histoire et qu'ils ne peuvent disparaître »*

*Puis en grandissant on s'aperçoit bien que les cheveux grisonnent que les dos se voûtent et la marche est plus lente. On sait qu'il faudra un jour se séparer mais on veut croire que ce jour-là arrivera le plus tard possible comme pour repousser à l'infini l'échéance fatale.*

*C'est arrivé pour mon Père vendredi dernier 3 décembre 2010. Une date banale en soi qui deviendra pour moi une date anniversaire... Un marqueur ! avec un avant et un après... Le 3 décembre c'est la Saint-Xavier !*

*Papa était malade depuis quelques mois déjà et ces dernières semaines ont été éprouvantes pour ma mère et ses proches qui l'ont vu s'éteindre comme une chandelle dans la nuit, c'est-à-dire doucement mais inexorablement. Grâce au ciel nous avons été assistés avec cœur par tout le personnel médical de la Maison de Cure et les fréquentes visites du père Guyot.*

*Papa était un homme avec les deux pieds ancrés dans la terre et plus particulièrement dans cette terre du Morvan et La Source qu'il affectionnait tant. Il en avait les défauts et les qualités – une certaine rudesse alliée à un bon sens. Il fuyait le paraître et les phraseurs et il voulait vivre comme bon il en entendait.*

*Depuis une quinzaine d'années déjà il vivait aux portes du paradis à « cultiver son jardin » ... Planter, tailler, greffer, baliver... Il était heureux... Il savait qu'il ne verrait jamais le profit de ses plantations et il me disait souvent : « celui-là ce n'est pas moi qui le couperait, même pas toi... Ton fils peut-être »*

*Papa savait aussi que tout ce qui naît, vit ou pousse sur cette terre est amené à disparaître et il s'inscrivait lui-même dans ce cycle avec humilité. Il ne craignait pas la mort ou en tout cas n'en parlait pas souvent et – pour lui d'ailleurs pourquoi en parler puisque cela est inévitable ?*

*Je ne pense pas non plus qu'il craignait Dieu mais le servait humblement dans le cadre de la paroisse en assistant le mieux possible le curé notamment lors des enterrements ... Il en était souvent bouleversé surtout quand il s'agissait de jeunes- morts accidentellement ...*

*Mon père avait surtout une énorme qualité indestructible à mes yeux - celle d'être mon père ... Je peux dire à haute voix devant vous « je suis fier d'avoir été ton fils et heureux de ce bout chemin parcouru ensemble... Tu vas manquer à La Source. Tu vas nous manquer ...*

*Je me fais le porte-parole de ma mère, de mes sœurs et de toute notre famille, pour vous remercier de votre présence réconfortante ... Vous êtes en quelque sorte les témoins de son passage sur cette terre vous qui l'avez connu à des degrés et des occasions diverses..*

*Priez pour lui aujourd'hui et dès que vous le pourrez»*

## L'inné - la famille

L'inné est la part de notre personnalité liée à nos gènes transmis par nos parents à la naissance.

Xavier était issu d'une famille de 3 enfants. Il en était le benjamin et le seul fils. Il vivait dans un environnement plutôt féminin entouré de sa mère, de sa sœur aînée Karine et d'Eliane la cadette.

### Sa mère

Sa mère avait une forte personnalité et c'est elle qui portait la culotte dans son couple. Son père étant souvent en déplacement pour son travail, elle gérait l'intendance et l'éducation des enfants. Elle avait un côté « *mère juive* » bien qu'étant une bonne pratiquante catholique et une faconde à la Jacqueline Mailland. Ce n'est pas qu'elle préférait son fils par rapport à ses deux filles mais étant le seul garçon il jouissait d'un statut à part.

Souvent, lorsque les amis de Xavier venaient à La Source, il se moquait de lui en le surnommant « *Chouchou P<sup>r</sup>* ». Cela avait le don de l'énerver car il ne se sentait pas particulièrement « *chouchouté* » et il répondait invariablement que le fait d'être un bon fils ne faisait pas particulièrement de lui un enfant gâté.

- « *Evidemment, elle te passe tout !* » lui répondaient ses sœurs.

Elle surveillait comme du lait sur le feu son mari Georges qui était très porté sur tout ce qui porte un jupon. Elle l'appelait affectueusement « *Loulou* ».

Elle avait souvent gain de cause sur lui et ses enfants avaient bien compris qu'il valait mieux s'adresser à elle qu'à « *loulou* » qui préférait cultiver son jardin, au sens littéral du terme. Elle était une joueuse de bridge invétérée et très régulièrement en rentrant de l'école, Xavier trouvait le salon transformé en salle de jeu pour des tournois en duplicates ou par paires. Elle arborait fièrement une collection de coupes qu'elle avait gagnées dans des compétitions et cela impressionnait beaucoup ses petits-enfants.

Xavier était proche de sa mère depuis son jeune âge. Si elle eut être amenée à disparaître à cette époque, cela aurait été sûrement un drame pour lui.

Elle croyait au potentiel de son fils et l'avait toujours soutenu dans ses choix bien qu'elle savait aussi très bien le manipuler pour arriver à ses fins.

Elle avait été très fière lorsque Xavier avait ramené une pleine page du « *Jersey Evening Post* » avec un portrait « *en anglais* » de son fils.

Lors des réunions de la campagne électorale de Xavier, elle était présente dans la salle et il pouvait entendre sa mère qui disait à qui voulait l'entendre « *c'est mon fils!* ».

Elle aimait aussi que Xavier débarque avec des amis à La Source.

- « *Il faut que cette maison vive!* » disait-elle aux convives dont la plupart appréciait sa vitalité et son énergie.

Elle aimait aussi prendre les confidences de ceux ou celles qui voulaient se confier et à qui elle prodiguait ses conseils ou ses remontrances.

Xavier se souvient encore de l'anecdote où il roulait sur l'autoroute avec sa mère à ses côtés. Accaparé par la discussion, Xavier roulait un peu trop vite et fût poursuivi et arrêté par une voiture de gendarmerie qui lui demanda de s'arrêter à la prochaine aire pour le verbaliser.

- « *Monsieur, Gendarmerie Nationale, vous n'avez pas vu que l'on vous suit depuis 10 minutes et vous rouliez à 170 km/heure* », dit l'un des pandores.

Xavier n'eut pas le temps de répondre que déjà sa mère mettait son grain de sel dans la conversation:

- « *Mon fils conduit très bien, vous savez! En plus, c'est une quatre voies et il y a peu de circulation...* » commença-t-elle à lui expliquer.

Xavier tentait de donner des coups de genoux à sa mère pour qu'elle se taise.

- « *Bon, Bon je ne dis plus rien!* » répondit-elle un peu vexée.

Pendant que l'un était en train de rédiger le PV, sa collègue était debout contre la voiture avec son portable en pleine conversation et visiblement les larmes aux yeux.

- « *Elle n'a pas l'air bien votre collègue!* » demanda-t-elle à celui qui officiait.
- « *Des problèmes familiaux* » répondit-il l'air évasif « *son petit ami, je crois!* ».

Elle sortit de la voiture et alla parler à la collègue qui venait de raccrocher. Elles parlèrent quelques minutes et la gendarmette se mit à renifler et à sourire comme après un gros chagrin.

Au vu de la scène, le gendarme lança à Xavier:

- « *Bon, je ne vous mets qu'un PV de 95 € pour défaut de présentation de la carte grise sans perte de points – c'est le moins que je puisse faire! Essayez tout de même de respecter les limitations de vitesse* »
- « *Merci!* » répondit Xavier en s'empressant de ranger ses papiers avant qu'il ne se ravisse.

Sa mère avait donc une personnalité encombrante et intrusive. Il y avait rarement un rapport de force, son arme favorite étant le chantage affectif lié à de réels talents d'actrice. Elle partait dans un mélodrame commençant généralement par « *Après tout ce que j'ai fait pour toi ...* » ou « *Tu finiras par avoir ma peau...* » dont le but premier était sans doute de culpabiliser celui ou celle à qui s'était adressé.

Xavier convenait tout à fait du poids de sa mère dans sa vie. Contrairement à ses soeurs, il ne lui en voulait absolument pas. Si l n'avait pas réussi à se débarrasser du carcan maternel, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Sans doute y trouvait-il son compte. Lors de l'adolescence, il s'était violemment confronté à sa mère pour finir par lui mettre une claque. Celle-ci prit immédiatement rendez-vous chez un psychologue parisien afin de déterminer ce qui n'allait pas chez lui et par la même occasion ses aptitudes intellectuelles en vue de son orientation professionnelle. Le psychologue produisit un rapport de plusieurs pages sur la personnalité de Xavier et préconisait des études soient pour être kinésithérapeute ou avocat. Le rapport fut enfoui dans un tiroir et on n'en reparlera jamais.

### Karine - Sa soeur ainée

Aussi loin qu'il puisse s'en souvenir, Xavier ne se rappelle pas avoir eu des vrais souvenirs d'enfance avec sa soeur Karine âgée de plus de quatre ans que lui. Bien sûr, Karine faisait partie de la famille et les films super 8 que prenait sa mère montrent bien qu'elle était présente aux fêtes familiales et autres vacances à la montagne ou au bord de la mer. Il n'avait aucune complicité avec cette grande soeur. Elle voulait souvent jouer à la « maitresse d'école » et prenait Eliane et Xavier comme souffre-douleur en faisant preuve d'un autoritarisme exacerbé. Elle n'avait aucun humour enfantin et les facéties de son frère étaient celles d'un petit « con ». Elle donnait l'impression d'être née « grande personne ».

Karine n'était pas lotie d'un physique qui donne envie aux adultes de la câliner et faisait souvent la « tranche ». Elle était plus grande que les filles de son âge avec quelques rondeurs au niveau du fessier. Heureusement pour elle, l'adolescente ingrate se transforma plutôt en jolie femme mais en gardant toujours son air coincé qui la desservait. Sa mère la prenait pour l'intellectuelle de la famille étant assez appliquée en classe et ayant réussi son bac avec une mention « *Assez Bien* ».

Elle racontait tout à sa mère. Jusqu'à assez tard, elle était d'une ingénuité surprenante, bien qu'elle se soit rattrapée par la suite.

À l'heure des premières sorties avec des « *petits copains* », un de ses prétendants l'avait amenée voir le brâme du cerf à Chambord. Au retour, elle demanda candidement à sa mère si cela était autorisé d'embrasser un garçon sur son pénis. Celle-ci très gênée avait répondu : « C'est possible ! mais il faut qu'il y ait beaucoup d'amour » et elle s'embarqua ensuite sur les rapports homme/femme, le respect du corps et le mariage à l'église. Eliane et Xavier, qui ne rataient pas une miette de cette conversation, étaient pliés de rire derrière la porte.

Elle se maria très jeune à 19 ans avec Jean-Louis, un jeune polytechnicien, qui lui fit quatre enfants. Celui travaillant pour l'armée après sa brillante école avait été muté dans différentes villes de province et Karine, bien sûr, avait suivi.

Elle se prit pour « Madame Bovary » et fit le bonheur de nombreux officiers sous le regard indulgent de son mari qui partait souvent en mission.

Ils finirent par atterrir à Paris où elle se mit en tête de reprendre des études de droit pour devenir avocat. Cela dut lui monter à la tête puisque sans sommation elle mit dehors Jean-Louis du domicile conjugal qui alla s'installer avec Xavier.

- « *C'est un mou !* » répétait-elle sans cesse.

Xavier pensait d'ailleurs que l'humoriste Sylvie Joly avait dû être inspirée par Karine et Jean-Louis lorsqu'il écrivit un sketch ayant pour titre « *Catherine et Philippe* ».

Quelques semaines plus tard, elle installa dans le lit marital, Frederic, un avocat qui avait dû être brillant mais dont l'étoile avait bien pâli.

- « *Frederic est pressenti pour être Grand Ébatonnier* » prétendait-elle

- « *Tout le monde le dit !* » était aussi une de ses grandes phrases.

Lorsqu'elle voulut présenter Frederic à Xavier, elle lui demanda de les rejoindre à son cabinet bd Saint-Germain. Lorsque celui-ci sonna à la porte, il fut reçu par un petit homme bedonnant avec des cheveux gris et des petites lunettes rondes. On pouvait dire qu'il était laid ou, si on voulait rester gentil, un physique banal.

L'homme accueillit Xavier et le conduisit à son bureau sans se présenter.

- « *Vous devez être Xavier* » dit-il « *Karine ne va pas tarder* ».

Xavier voulut croire qu'il allait voir sa sœur débarquer avec Frederic, tant il était sûr que la personne en face de lui devait être un collaborateur à qui on avait confié la tâche de l'accueillir.

Sa sœur finit par arriver mais seule :

- « *Ah! je vois que tu as déjà fait connaissance de Frederic* » dit-elle en allant embrasser le « *petit homme laid* ».
- « *L'amour est aveugle* » pensa Xavier.

Frederic avait un tic qui énervait sa mère. Il finissait toujours ses phrases en ricanant. La mère de Xavier avait fini par accepter ce second mari bien qu'elle refusa d'assister au mariage :

- « *Mon seul gendre est le père de mes petits enfants!* » expliqua-t-elle et « *Loulou* » devait suivre son avis.

Xavier accepta d'assister à ce second mariage et Karine organisa une grande fête avec ses nouveaux amis du Palais :

- « *C'est bon pour la campagne de Frederic pour devenir Grand Éitonnier* » disait-elle avec orgueil.

L'appartement de Karine et Frederic servait de point de chute à sa mère lorsqu'elle était de passage à Paris.

- « *Tu comprends* » disait-elle comme pour se dédouaner « *c'est pour voir mes petits enfants* ».

À son retour à La Source, elle racontait à qui voulait l'entendre :

- « *C'est un drôle de coucou ce Frederic! À dix heures du matin, il était encore en robe de chambre à fumer ses cigarettes alors que Karine est déjà partie* ».

Le terme « *coucou* » signifiait pour elle qu'il occupait un nid qui ne lui appartenait pas.

Karine entre temps avait fini par décrocher son diplôme d'avocat et était stagiaire dans différents cabinets mais comptait bien sur Frederic pour lui ouvrir les portes.

Elle mit deux ans à comprendre que c'était vraiment un « *coucou has been* » et décida de s'en séparer.

Xavier avait surnommé sa sœur « *Madame Boom Boom* », en référence au tennisman Boris Baker qui faisait des services canon et que la presse sportive avait appelé « *Monsieur Boom Boom* ». Pour Karine, cela faisait référence au fait qu'elle prenait souvent ses décisions sur un coup de tête sans se soucier d'éventuelles conséquences ou dégâts collatéraux.

Elle finit par ramener Grégoire, qu'elle épousa cette fois-ci lors d'une cérémonie dans l'intimité. Ce dernier était un «*ex*» de beaucoup de fonctions – ex-avocat d'un grand cabinet parisien, ex-bâtonnier du Val de Marne.

- «*Je te demande d'appeler Grégoire «Monsieur le Bâtonnier»»* ordonna-t-elle à Xavier très sérieusement.

Mais malheureusement, Grégoire confondait souvent la bouteille de Pacific avec celle du Ricard, ce qui lui valu quelques déboires avec ses pairs et la maréchaussée.

Sa mère disait souvent que Karine n'avait pas eu de chance de tomber sur un alcoolique pour son troisième mariage et elle rajoutait en rigolant :

- «*J'espère qu'elle choisira mieux le quatrième!*».

Xavier se demandait plutôt si Grégoire était alcoolique avant ou l'était-il devenu pendant.

Pour lui, sa sœur était affligée d'une maladie qui consiste à «*être insensible à l'amour*», un trouble psychotique étudié par les psychologues.

De toute évidence, elle avait sélectionné ses maris non pas par amour mais la représentation sociale qu'ils pouvaient lui apporter à un moment précis.

Elle avait été flattée d'épouser un polytechnicien à 19 ans, un avocat parisien «*en devenir*» pour son second et un ex-brillant avocat pour le troisième.

Tous avaient d'ailleurs en commun d'être, ce que Xavier appelait, des «*couilles molles*», qu'elle humiliait en public sans réaction des intéressés, un peu comme quand elle jouait à la «*maitresse*» lorsqu'ils étaient petits.

Xavier se souvenait très bien aussi des rapports que Karine avait avec son père. Elle ne le considérait pas et n'avait jamais montré le moindre signe d'affection envers lui.

Lors d'une soirée dansante organisée à La Source au moment de son adolescence, son père voulut l'inviter à danser. Karine refusa en public et le congédia sans ménagement. Celui-ci prit sur lui mais il dû en ressentir une grande tristesse à la façon dont il quitta la pièce cherchant à sauver la face mais sans tromper son monde sur ses émotions.

Trois semaines après la mort de ce dernier et à l'ouverture de sa succession, elle assigna sa propre mère en justice contestant son usufruit sur les biens qu'il avait laissés et entraînant sa sœur Eliane dans sa démarche.

Sa pauvre mère se demande encore aujourd'hui ce qu'elle a fait de mal ou raté dans son éducation pour mériter cela.

- « *J'ai toujours gâté tes sœurs* » cherche-t-elle à savoir de Xavier « *peut-être trop ? oui c'est cela ! je les ai trop gâtées* » finit-elle sans conviction.

Le notaire, en charge de la succession, réussit tout de même à convoquer les trois enfants et leur mère pour une réunion à La Source.

Karine arriva accompagné de son avocat-conseil. Lorsque Xavier ou quiconque s'adressait directement à elle, Karine prenait un air exaspéré et chuchotait dans l'oreille de son avocat qui faisait alors la réponse à sa place.

- « *Je vous prie, Monsieur, de me faire part de vos questions ou commentaires destinés à votre sœur directement car elle refuse de vous répondre ou de nous indiquer votre conseil avec lequel je m'entretiendrai* ».

Xavier étant venu sans avocat s'ingéniait à lui parler directement en feignant d'ignorer cet avocat.

Lorsque le commissaire-priseur vint pour effectuer la prise des meubles, elle le suivait pas à pas dans toutes les pièces avec son avocat conseil pour être sûre qu'il n'oubliait rien.

Xavier avait préféré rester au coin du feu avec Eliane qui semblait moins vénale.

Quelle ambiance ! C'était pathétique et triste.

## **Eliane - la sœur cadette**

Xavier était plus proche d'Eliane de deux ans son aîné. Ils avaient partagé leur enfance et adolescence avec une certaine complicité. C'est sans nul doute elle qui avait le plus souffert de son rapport avec sa sœur aînée Karine puisqu'elles étaient forcément en comparaison entre deux filles. Leur mère, sans le vouloir sciemment, avait créé une certaine rivalité « *Karine l'intellectuelle, Eliane la manuelle* » et elle répétait souvent « *ne pas la comprendre* ». Eliane piquait des colères d'anthologie qui faisaient frémir toute la maison et s'enfermait parfois des heures dans les toilettes.

Chacun venait négocier derrière la porte pour essayer de la faire sortir de son plein gré. Son père Georges avait bien proposé d'enfoncer la porte et de la sortir par la peau des fesses mais sa mère lui suppliait de ne pas le faire disant que ce n'était une façon d'agir avec cet enfant et que cela ne ferait qu'aggraver les relations. Fort heureusement, il y avait plusieurs toilettes à la maison.

Parfois, elle menaçait de s'enfuir et elle partait dans la rue avec à ses trousses son père missionné par sa mère qui craignait qu'Eliane mette ses menaces à exécution et qu'elle disparaisse.

Xavier avait bien essayé cette méthode pour obtenir ce qu'il voulait mais il n'avait pas dû être assez dissuasif puisque personne ne l'avait retenu et avait entendu un « *A tout l'heure* » maternel en claquant la porte. Il n'avait pas tenu un quart d'heure dans la rue qu'il se raviva de quitter la maison définitivement.

A l'heure des premières sorties et autres soirées, Eliane et Xavier partageaient le même groupe d'amis. Roland, le futur associé pour la Chine, fut l'un des premiers amoureux de sa sœur et on les surprit même à s'embrasser avec la langue dans le garage. Il avait d'ailleurs déguerpi comme un lapin en poussant son solex qui ne voulait pas démarrer en apercevant la silhouette imposante de Georges dans le cadre de la porte.

Contrairement à sa sœur aînée, ce n'était pas une ingénue et était souvent accompagnée d'une bande d'amis. Un soir, alors que Xavier pensait être seul dans la maison, il entendit des craquements de pas dans l'escalier. Inquiet il alla vérifier et à sa surprise, lorsqu'il alluma la lumière, il trouva un gars, bottes santiags à la main, en train d'essayer de passer inaperçu.

Eliane et Xavier se tenant par la barbichette, il fut évidemment convenu avec sa sœur qu'il garderait le secret et à charge revanche.

Elle ne fit pas de brillantes études et enchaîna les petits boulots avant de finir par épouser Pascal un « *garçon de bonne famille* » de dix ans son aîné.

Comme sa sœur Karine, elle fit quatre enfants et suivit son mari dans différentes villes de province sans faire de frasques particulières. Xavier disait même qu'elle était devenue « *bigote* ».

Ils passaient régulièrement au moins deux ou trois semaines de vacances d'été à *La Source*. Eliane semblait être assagie et avoir trouvé son équilibre et sa place entre sa sœur, à qui elle n'avait plus rien à prouver et son frère Xavier toujours célibataire.

C'est alors que subitement se produisit la « *nakba* » familiale, la catastrophe.

Alors que Karine avait divorcé de Jean-Louis, son premier mari, elle avait laissé ses quatre enfants à *La Source* pendant les vacances scolaires sous la surveillance de sa mère. Eliane avait accepté

que ses enfants rejoignent leurs cousins pour partager quelques jours ensemble à la condition *sine qua non* qu'ils ne croisent pas leur tante Karine devenue infréquentable pour cause de divorce. Malheureusement, le côté Boum-Boum de Karine fit encore des ravages puisqu'elle annonça son arrivée prochaine à *La Source* pour présenter son futur second mari Frederic à son père qui ne le connaissait pas encore.

À l'annonce de cette nouvelle, Eliane arriva folle furieuse récupérer ses gamins et jura à sa mère que jamais elle ne remettrait les pieds à *La Source* ne pouvant pas lui faire confiance.

Ni elle, ni son mari et ni ses enfants réapparurent à *La Source* avant l'enterrement de son père plusieurs années plus tard. Eliane coupa tous les ponts avec sa famille sans que l'on en sache les motivations autres que cet épisode de « *garde d'enfants* ».

Cela paraissait tellement futile et improbable que les rumeurs couraient grand train sur les vraies motivations d'Eliane d'avoir coupé les ponts avec sa famille, qu'au bout de quelques années plus personne ne pouvait dire pourquoi cette « *nakba* » avait eu lieu.

Xavier ne voyait plus sa sœur Eliane à *La Source* durant les vacances d'été et Karine la remplaça en bloquant systématiquement la semaine du 15 août avec son second puis troisième mari et s'étant fait attribuer pour ses enfants les chambres qu'Eliane avait pour habitude d'occuper. La chambre baptisée « *chambre d'Eliane* » fut rebaptisée « *Chambre de Jérôme* », le fils aîné de Karine.

La veille de l'enterrement de leur père Georges, Eliane annonça sa venue avec son mari. Sa mère demanda à Karine de dire à son fils Jérôme de libérer la chambre qui leur était normalement attribuée.

Celle-ci se mit à hurler que jamais elle ne donnerait la chambre à sa sœur qui n'était plus venue depuis 13 ans et s'ensuivit un mélodrame inapproprié pour la circonstance. Sa mère qui venait juste de perdre « *Loulou* » craqua littéralement et dans une cascade de pleurs réussit à dire qu'elle « *foutait le camp* » chez Claudine « *pour avoir la paix* ». Heureusement, Xavier réussit à intercepter sa mère déjà en route sur le chemin de la maison en arrachant les clés de la voiture. L'ambiance de l'enterrement fut lugubre. Karine et Grégoire n'adressèrent pas un mot à Eliane et Pascal.

L'été qui suivit, Xavier et sa femme louèrent une maison dans le midi proche de Montpellier où étaient basés Eliane et Pascal. Il invita sa sœur à venir déjeuner pensant ainsi renouer après treize années d'absence. La conversation déboucha inévitablement sur l'épisode de l'enterrement. Xavier et son épouse écoutèrent avec effroi et étonnement tout ce qu'Eliane racontait ce qu'elle avait subi de sa sœur Karine. Un monde de folles avec des histoires invérifiables.

Pourtant quelques mois plus tard, Karine assigna sa mère en justice soutenue par Eliane. La veille de la réunion organisée par le notaire, elles se retrouvèrent dans un hôtel proche de *La Source* où elles dînèrent en compagnie de leurs conseils qui les accompagnaient.

Le lendemain, Xavier et sa mère déjà installés dans la maison familiale, eurent la grande surprise de voir les deux sœurs faire « voiture commune ».

Lors de la publication « *les nourritures terrestres* », avec cette incantation devenue célèbre « *Familles, je vous hais!* », André Gide expliqua que la famille est le lieu possible pour une « socialisation primaire », mais la famille est aussi le lieu refermé sur lui-même qui a sa propre logique.

Xavier, qui n'avait pas lu Gide, commençait à le comprendre.

## Vie maritale et nouvelle paternité

Être père change le cerveau: des modifications cérébrales accompagnent la paternité. Dès la naissance, le cerveau du père se met à produire des neurones, qui forment le socle de son nouveau lien avec son enfant. Le cerveau du père est câblé pour répondre à n'importe quelle menace, au confort et à la survie de leur enfant. Il sécrète de l'ocytocine, une hormone qui favorise l'affection et l'empathie. La production d'ocytocine au contact de l'enfant s'active par le toucher en peau-à-peau, et plus généralement lors de toute interaction avec l'enfant. C'est la raison pour laquelle, les pères qui touchent, parlent et câlinent leur enfant « subissent » également cette vague d'ocytocine.

Lorsque Xavier n'arrivait pas à dormir, il essayait de compter le nombre de filles avec lesquelles il avait couché, à l'exception de l'épisode thaïlandais qui faussait un peu les résultats. Il avait beau essayé chronologiquement ou dans le sens inverse, il y en avait toujours une qui lui échappait. Cela n'était absolument pas pour se vanter car il ne pensait vraiment pas avoir fait des exploits.

Bien sûr dans le lot, il y en avait avec qui il avait vécu de « vraies passions ». Pourquoi alors ne pas les avoir épousées? se demandait-il

Les raisons étaient différentes pour chacune d'elles. Il y avait parfois la pression « maternelle » qui jugeait assez féroce ses conquêtes et il n'avait pas eu le courage de s'y opposer. Mais aussi son propre sentiment de se dire qu'il n'était pas prêt. Il se disait que s'il avait épousé celle-là, il n'aurait inmanquablement jamais connu celles d'après. La Palice n'aurait pas dit mieux!

Pourtant, il avait vécu des expériences de vies communes, en « concubinage » comme disait sa mère. Mais à chaque fois, il se heurtait à cet inévitable quotidien qui faisait qu'il s'ennuyait en couple et l'amenait à aller voir ailleurs. Xavier avait besoin d'adrénaline non seulement dans sa vie mais plus particulièrement dans ses relations amoureuses. Avec le danger permanent que cela n'agisse comme une drogue et qu'il en fallait toujours plus.

Xavier se souvient avoir rencontré cette fille. A la minute où il l'aperçut il s'est dit « c'est la femme de ma vie ». Il mit plusieurs semaines à la conquérir car elle n'était pas libre et déploya des trésors de séduction. Ils passèrent deux ans ensemble et étaient très amoureux. Lorsque celle-ci lui

demanda de s'engager et rendez-vous fut pris chez ses parents pour officialiser sa demande, il eut des angoisses telles que quelques jours avant il décida de rompre plutôt que d'affronter. Il trouva une excuse tellement minable que la fille en fit une dépression et lui voua une haine farouche. Il voulut la reconquérir mais la blessure avait été trop profonde qu'elle ne voulut jamais lui pardonner.

Xavier menait donc une vie de célibataire « *joyeux* » mais la quarantaine passée, on lui prédisait un avenir triste sans femme ni enfants. « *C'est triste de vieillir seul* » lui disait-on.

A chaque mariage, on le plaçait à la table des célibataires en lui vantant l'une ou l'autre des invitées et en espérant que l'ambiance de la cérémonie le pousse à son tour à s'engager.

Il fréquentait des soirées, comme celle de Paul, mais était toujours affligé par ces filles qui approchaient, elles aussi, la quarantaine mais qui croyaient encore au Prince Charmant. Le garçon n'était jamais assez bien. Il devrait dire cela et se comporter ainsi. Elles voulaient ressentir le coup de foudre comme une *minette* de vingt ans. Xavier leur expliquait qu'elles devaient donner la chance au produit. Que l'amour vienne en mangeant, c'est-à-dire en découvrant la personne au fil des jours mais sûrement pas en cinq minutes dans une soirée bruyante où il y avait tant de sollicitations. En fait, l'abondance du choix les empêchait de mettre leur dévolu sur l'un en particulier. Si cela ne marchait pas immédiatement avec celui-là, il y en avait d'autres.

Xavier raconte toujours qu'il a rencontré celle qui allait devenir sa femme à une terrasse de café. Il trouve cela romantique de croire qu'à part le hasard il n'y a pas eu d'intervention humaine dans cette rencontre.

Cela ne s'est pas passé exactement ainsi. Une amie lui proposa de venir prendre un verre à une terrasse de café après le travail. Nous étions en mai et la météo était clémente. Xavier commença par refuser l'invitation prétextant qu'il était un peu fatigué « *un autre soir avec plaisir* » dit-il. Son amie insista et lui dit qu'elle serait accompagnée d'une collègue. Cela dû le motiver puisqu'il finit par accepter.

C'est ainsi qu'il rencontra Michelle. Les choses allèrent assez vite. Elle eut droit à une week-end à la maison familiale et partirent dès juillet pour des vacances dans les îles grecques. Une anecdote aurait dû l'interpeller. La valise de Michelle fut perdue et elle se retrouva sans sa garde-robe. Ce qui est très perturbant pour une femme qui veut faire son effet lors du premier voyage en amoureux.

Il se souvient de la conversation téléphonique qu'elle avait eu avec sa mère « *Reste calme! ne lui montre pas ton caractère tout de suite* ». Il avait trouvé cela mignon et était sûr que Michelle savait prendre sur elle pour des choses aussi futiles.

À la rentrée, ils s'installèrent ensemble dans un appartement après avoir chacun résilié le leur.

Michelle était une anxieuse. Il lui fallait toujours un sujet inquiétude.

C'est alors que Xavier comprit deux choses sur les femmes.

La première est qu'elles ont besoin d'être rassurées – c'est la maître mot – ou sécurisées. Une femme n'aime pas se sentir en danger. À choisir, une femme préférera un homme au physique quelconque mais qui les rassure à un bel aventurier.

La seconde est qu'invariablement tout ce qui se passe de mal sera la faute de son mari même s'il n'y est pour rien. Il aurait dû prévoir.

Xavier d'un tempérament plus optimiste et plus fataliste n'était pas un homme qui rassurait une femme. Le voulait-il d'ailleurs?

Malgré les différences qui les opposaient, ils se marièrent à La Source, la propriété familiale. Ce fut une grande et belle fête.

Avec le temps, on s'aperçoit que cette fête de mariage est une sorte d'apogée finale d'une époque révolue et le début de la période *d'anni horribiles* qui allait suivre.

Xavier avait comme témoin Henri, qui un an plus tard trahira sans trembler, et Gilles, le cousin devenu ami si cher, qui disparaîtra deux ans plus tard quelques mois avant le départ de son père. Michelle perdit sa mère six mois après le mariage.

De nombreux invités des deux familles disparaîtront dans les mois qui suivirent. C'est un peu comme s'ils avaient tous attendu ce mariage avant de disparaître. Ce n'était pas « *voir Venise et mourir* » mais « *Voir Xavier (ou Michelle) se marier et mourir* ».

Xavier et Michelle n'étaient pas « *des perdreaux de l'année* » comme l'avait justement fait remarquer lors du mariage un des Oncles de Xavier lors d'un discours d'anthologie qui fit bien rigoler l'assemblée.

Pourtant bien que tous les deux soient largement entrés dans leur quarantaine, ils espéraient avoir des enfants. Ils comprirent très vite après consultation que cela ne se ferait pas naturellement et qu'ils devaient se faire aider. Déjà, avant même le mariage, ils avaient pratiqué une première FIV

qui avait été vouée à l'échec. Ce fut une expérience très traumatisante à la fois physiquement pour Michelle et psychologiquement pour le couple.

Le gynécologue parlait pourcentage et plus les mois passaient plus les chances qu'une fécondation se produise diminuait. Ils tentèrent de nouveau et Michelle tomba enceinte jusqu'à ce que l'échographie montre que l'embryon ne pouvait tenir. Un troisième essai était encore possible mais ce serait le dernier, du moins remboursé par la Sécurité Sociale. Cela ne marcha pas et à chaque fois ce fut un espoir déçu.

Le médecin leur conseilla alors de se rendre en Espagne dans une clinique spécialisée de Barcelone à leurs frais.

Ils durent s'y rendre trois fois avant qu'une date de pratiquer une FIV soit retenue. La clinique était très professionnelle et Xavier pouvait suivre sur un moniteur l'emplacement exact où le médecin espagnol déposait avec précaution deux ovocytes fécondés. Ils retenaient leur souffle et avaient préféré après l'intervention se reposer dans un hôtel de la Costa Brava pendant deux semaines plutôt que de prendre directement l'avion pour Paris.

Quelques jours avant d'avoir les résultats, Michelle perdit ce qui semblait être les embryons. Ils en avaient gros sur la patate!

Michelle demanda à Xavier si cela valait la peine d'aller faire sa prise de sang qui permettait de savoir si elle était enceinte.

Xavier n'y croyait plus mais accompagna tout de même Michelle au laboratoire d'analyses. Il alla récupérer les résultats le soir même et attendit que Michelle rentre de son travail pour ouvrir l'enveloppe ensemble.

- « *Vas-y toi! ouvre l'enveloppe* » demanda Michelle « *moi, je n'en ai pas le courage* ».

Xavier regarda avec attention le taux de HDG qui devait être supérieur à au moins 500.

- « *Il est à 800!* » cria Xavier « *Tu es enceinte! Oui tu es enceinte!* » répétait-il en tournant autour de la table basse.

Ils continrent leur joie ne voulant pas y croire après toutes les déceptions précédentes. Ils savaient que cela devait être confirmé par d'autres tests.

Ils attendirent plusieurs semaines avant de l'annoncer.

Lors de l'échographie qui permettait de connaître le sexe de l'enfant, le médecin lâcha une blague « *à deux balles* » « *Il ressemble à son père* ». Xavier comprit bien ce qu'il voulait dire mais pour avoir confirmation demanda « *même si c'est une fille?* »

- « *Mais cher Monsieur, je viens de vous dire que c'est un garçon* » répliqua le praticien agacé.

La grossesse se passa sans encombre. Le gynécologue proposa une amniocentèse pour détecter une éventuelle trisomie mais précisa à son habitude « *l'examen présente un risque de 1% de perdre le bébé* ».

- « *Mais c'est énorme!* » s'écria Xavier « *mieux vaut ne pas en faire* ».

Michelle était inquiète mais les échographies étaient bonnes.

Trois semaines avant la date prévue de l'accouchement, Michelle arriva dans le salon affolé :

- « *Je crois que je perds les eaux* » dit-elle.
- « *J'appelle l'hôpital* » et Xavier expliqua à l'infirmière ce qui était entrain d'arriver.
- « *Ben, il faut nous l'amener, mon petit Monsieur* » répondit-elle.
- « *Ah bon! maintenant ?* » - « *Oui, maintenant* » et ils partirent pour Cochin.

C'était une veille de 1<sup>er</sup> mai et on attendit le 2 mai avant de procéder au déclenchement. On n'accouche pas pendant la fête des travailleurs.

Lorsque son fils apparut, Xavier suivit pas à pas la sage-femme qui procédait au premier soin et donna une tape énergique sur ses fesses pour le faire brailier.

Il le regarda sur la balance et il sentit spontanément naître un amour infini pour ce petit être qu'il ne connaissait pas encore.

C'est une forme d'amour inconditionnel qui jaillit subitement et ne vous lâche plus. Sans doute en rapport avec cette production hormonale d'ocytocine dont nous avons parlé en début de chapitre.

Pendant la grossesse, Xavier et Michelle avaient fait une demande à la Mairie de Paris pour obtenir une place en crèche. Xavier s'était rendu plusieurs fois dans le bureau de la directrice pour plaider son dossier.

- « *De toute façon, il faut avoir un piston pour décrocher une place* » avait-il dit en provocation.

Ils avaient fini par recevoir un courrier de la Mairie confirmant qu'ils avaient obtenu une place pour leur fils.

La sage-femme qui venait à domicile après l'accouchement demanda à lire le courrier d'acceptation « *J'en n'ai jamais vu* » dit-elle.

Xavier répondit : « *C'est l'enfant de la chance ce petit !* »

Lors de la reprise du travail par Michelle, c'est Xavier qui s'occupa de son fils car il n'avait plus de travail. Il avait été étonné de la facilité à laquelle il réussissait à changer les couches

Il était bien sûr heureux mais aussi très inquiet de sa situation professionnelle. Le choc de la trahison de son ami était toujours présent. Il aurait tant aimé continuer son activité tout en ayant son fils. Il en voulait encore plus à ce traître d'avoir gâché ses premiers mois de bonheur.

Michelle était la seule par son travail à faire vivre la nouvelle petite famille et Xavier ne le vivait pas bien. Les reproches n'allaient pas tarder à venir.

Il cherchait pourtant une nouvelle activité mais il savait que son parcours atypique ne serait pas apprécié par un futur employeur.

Il eut même rendez-vous avec un cabinet de recrutement qui déclara à la fin de l'entretien « *Pour vous les Seniors, ce n'est pas facile de trouver un travail* ».

Xavier se retourna pensant qu'il parlait à une autre personne derrière lui. Pourtant ils étaient seuls dans le bureau. Il venait d'avoir 48 ans et il était devenu un Senior.

Il ne parlait jamais à sa femme de sa maladie. Il savait que s'il était amené à émettre la moindre plainte, celle-ci s'en inquiéterait et le collerait aux basques nuit et jour. Il perdrait en autonomie.

Elle lui conseillait de s'occuper de son fils et de l'entretien de la maison et lui reprochait de ne pas faire les choses

Xavier ne voulait pas dépendre d'elle notamment financièrement et devenir un « *homme servile au foyer* » sans projet. Cela le hantait quotidiennement. Il ne souhaitait pas forcément qu'elle l'admire mais de ressentir un minimum de considération sur ce dont il devait faire face.

Il gérait conjointement sa situation professionnelle, sa maladie et sa femme. Ce n'était pas de tout repos.

Il se sentait aspirer inexorablement vers le fonds dont l'issue l'effrayait. Il voulait redevenir libre de son destin et cela passait par une indépendance financière pour qu'il puisse faire jeu égal avec sa femme et affirmer son autorité.

Son fils était son unique bonheur. Celui qui lui faisait voir les choses un peu moins sombrement. C'est lui qui involontairement le maintenait en forme et l'empêchait de se laisser aller. Il lui apportait de la joie mais aussi l'inquiétude de savoir jusqu'à quand il pourrait tenir.

Parfois il s'en voulait d'avoir insisté pour faire cet enfant à un âge où certains deviennent grand-père ou à défaut voit leur progéniture quitter le cocon familial. Il avait vécu intensément et parfois égoïstement sans se soucier de l'avenir et peut-être était-ce là le prix à payer.

Il se demandait pourquoi la vie ne lui apportait pas un bonheur complet : celui d'avoir un fils et d'être en bonne santé.

A chaque fois qu'il obtenait quelque chose qu'il avait fortement désiré, devait-il y avoir une contrepartie ?

Il avait été libre de ses choix mais cherchait à comprendre comment en était-il arrivé là.

Sa femme lui répétait inlassablement qu'il n'avait jamais rien réussi dans sa vie et qu'il devait changer. Mais changer quoi ? et peut-on changer ce qui fait finalement votre être ?

Xavier pensait, non pas avoir réussi sa vie dans les critères de son épouse, mais avoir vécu des expériences exaltantes qu'il n'aurait pas eu en restant salarié dans une grande entreprise. Il était donc « riche » en connaissance mais certes pas sur son compte en banque.

Lors de disputes, Michelle hurlait qu'elle aurait dû épouser son contrôleur de gestion qui était amoureux d'elle. « *La vie aurait été plus simple* » disait-elle.

Pour Xavier, à ses yeux, cela signifiait une vie sans histoire.

« *Le pauvre !* » répondait-il « *Tu l'aurais bouffé ! Au moins avec moi tu ne t'ennuies pas* ».

Il lui répétait souvent qu'elle était une « *handicapée du bonheur* » ce qui signifiait qu'elle serait toujours insatisfaite de son sort. Car, enfin, bien sûr ils avaient leur lot « *d'enmerdes* » mais à bien y regarder ils formaient une famille, un fils en pleine forme et épanoui, s'offraient de belles vacances dans des pays exotiques.

A chaque étape, il avait fallu que Xavier, sans cesse, la rassure.

- « *C'est moi qui ai poussé pour que l'on se marie et avoir un enfant* » lui répétait-il.

- « *Oh ! moi je ne voulais pas me marier et avoir d'enfant* » répondait-elle.

Xavier lui rétorquait qu'elle aurait fini comme son amie Françoise, toujours vieille fille et avec une vie déprimante de celle où il ne se passe rien.

- « *Oh non! pas comme Françoise* » finissait par dire Michelle.

Elle prenait aussi souvent des couples de leur connaissance en comparaison. C'était forcément mieux chez eux.

- « *Jean-Luc, lui au moins, il assure! Il emmène chaque année ses quatre enfants faire un voyage à l'étranger* ».

Jusqu'au jour où ils apprirent que le Jean-Luc en question mettait aussi des « torgnoles » à sa femme.

Xavier aurait tant aimé que Michelle « embrasse » la vie et qu'elle l'aime non pas pour ce qu'il pouvait lui apporter mais simplement pour ce qu'il était.

## Le Cauchemar

Hiver 2016, le pays subissait une vague de très grand froid. La maraude auprès des sans-abris de la mairie de Paris finissait sa tournée de la nuit lorsqu'ils aperçurent au fond d'une impasse près de la rue Oberkampf un homme couché sur des cartons. Un des agents s'approcha doucement comme pour ne pas le réveiller.

- « *Monsieur, Monsieur* » appela-t-elle plusieurs fois « *Il ne faut pas rester là, vous allez venir avec nous!* ».

Nayant pas de réponses, elle s'approcha doucement, mis des gants en plastique et souleva les couvertures pour essayer d'apercevoir le visage de l'homme endormi. Celui était emmitoufflé dans un sac de couchage kaki en mauvais état avec la capuche qui recouvrait sa tête. On aurait dit un alpiniste perdu au sommet de l'Himalaya. Elle ne pouvait voir que son visage. Il avait les yeux ouverts et une barbe grise de plusieurs jours avec un léger sourire figé.

- « *Il n'a pas l'air d'aller bien!* » cria-t-elle à ses collègues qui étaient restés dans la camionnette.
- « *Je crois qu'il est mort* » dit celui qui l'avait rejointe.

Il prit le bras de l'homme et mis son pouce sur son poignet pour tester son pouls et fit la même opération au niveau de son cou.

- « *Appelle les flics! Ils vont s'occuper de lui* » conclua-t-il.

La police fit emmener le corps à l'Institut légal quai de la Rapée. La procédure habituelle lorsqu'une personne est trouvée morte sur la voie publique. Pendant qu'un médecin légiste tentait de déterminer les causes du décès, un agent de police fouillait les poches des vêtements du mort dans l'espoir de trouver des papiers, ou tout autre document, qui pourraient leur donner son identité.

Il trouva dans la poche intérieure de la parka que portait l'homme, un portefeuille noir aux bordures élimées. Il en fit vite l'inventaire: quelques pièces jaunes, des tickets restaurant, des tickets de métro usagés et une photo écornée d'un petit garçon avec un grand sourire qui devait avoir 7 ou 8 ans.

Cela était insuffisant pour connaître le nom du macchabé.

Ils firent quelques clichés de son visage et prirent ses empreintes.

Quelques jours plus tard, l'homme fut incinéré au crématorium de Créteil lors d'une cérémonie expéditive puisqu'il n'y avait absolument personne.

La police continua son enquête de routine pour trouver enfin l'identité de ce SDF inconnu et clore le dossier.

Elle montra ses photos à d'autres SDF du quartier où le corps avait été retrouvé et à quelques commerçants dans l'espoir d'obtenir des renseignements.

C'est finalement Boris qui, avec un fort accent de l'Europe de l'Est, finit par fournir un indice :

- « *Moi connais* » dit-il « *C'est Xav ! Xav la tremblote. Un gars étrange qui délire un peu et dire à nous des histoires. Lui pas bien dans sa tête* ».

-

La police réussit à déterminer l'identité de l'homme mort d'un arrêt cardiaque sans doute en raison d'hypothermie au fond d'une impasse de la rue Oberkampf.

Un agent de police se rendit à la dernière adresse connue en leur possession.

C'est un garçon de 8 ans qui ouvrit la porte.

- « *Est-ce que tes parents sont là ?* » demanda l'agent avec bienveillance.
- « *Ma mère travaille et va bientôt rentrer. Mais mon beau-père est là...* » répondit le garçon impressionné par un policier en uniforme. A peine avait-il fini sa phrase qu'un homme les rejoignit à la porte d'entrée :
- « *Qui a sonné ? Que se passe-t-il ?* » interrogea-t-il en poussant le garçon de son chemin.
- « *Vous êtes le père de l'enfant ?* » questionna le policier
- « *Non, c'est celui de ma femme. D'ailleurs la voilà !* »

La mère du garçon apparue et s'inquiéta de l'attroupement sur son pas de porte. Le policier demanda à lui parler en privé.

- « *Connaissez-vous cet homme* » dit-il en lui présentant une photo sur laquelle était inscrite son état civil.
- « *Oui bien sûr !* » répondit-elle troublée « *C'est mon mari ! enfin mon ex-mari, le père du petit. Il lui est arrivé quelque chose ?* »
- « *Il est mort, Madame ! Dans la rue...* »

Dans son émotion de la nouvelle, elle tenta de répondre comme pour se disculper et trouver des excuses :

- « *Le petit aimait beaucoup son père* » dit-elle « *il était malade et sans revenu. Vous comprenez, cela ne pouvait plus durer, n'est-ce pas ?* »
- « *Je ne sais pas* » répondit l'agent en prenant congé.

Lorsque la police montra la photo du SDF mort de froid sur un trottoir, sa mère se mit à pleurer et lâcha la photo.

- « *Il faut la laisser maintenant* » interrompit une infirmière qui poussait son fauteuil roulant  
« *Elle n'a pas toute sa tête! Heureusement sa fille s'en occupe très bien. C'est une avocate et elle a fait les démarches nécessaires pour la protéger. Elle est sous tutelle, je crois* ».

Par curiosité, elle continua: « *C'est qui cette photo?* »

- « *Son fils, je crois!* » répondit l'agent « *Il est mort* ».

Xavier manqua de suffoquer en hurlant et en s'asseyant sur son lit. Il était en sueur! Il se laissa retomber sur son oreiller et mis ses mains sur son visage:

- « *C'est un cauchemar!* » répétait-il presque à haute voix *Une putain de cauchemar!* ».

Il était dans sa chambre à *La Source* et visiblement Michelle était déjà levée.

Depuis quelques mois, il faisait ce type de cauchemars.

C'est son fils qui le tira du lit :

- « *Papa, Papa, il a neigé cette nuit! Viens voir, tout est blanc* » hurla-t-il tout excité en sautant sur le lit « *On pourra faire de la luge comme quand tu étais petit. Tu sais les photos avec tes soeurs?* ».
- « *Où est la mère?* » demanda Xavier.
- « *Elle est en bas avec Florence et Véronique et elles préparent le réveillon* » dit-il « *Véronique a amené son Thermomix de Paris* ».

Nous étions la veille du réveillon de la Saint-Sylvestre et depuis déjà neuf ans, Xavier et Michelle invitaient systématiquement les mêmes amis.

- « *C'est la tradition!* » disait Michelle.

Les filles préparaient les menus plusieurs semaines à l'avance et la cuisine se transformait en ruche avec Véronique comme Reine des abeilles.

Le soir venu, on dégustait la farandole de plats accompagnée de champagne, de bons vins et encore du Champagne. Un peu saoul, le petit groupe réduit de six convives dansait jusqu'à 3 heures du matin.

Xavier raconta son cauchemar comme s'il le vivait encore quand Véronique se mit à crier « *Mais nous, On t'aime!* » et tout le monde d'acquiescer en rigolant.

Xavier se mit à penser à cette phrase de Saint-Jean « *Au soir de cette vie, vous serez jugés sur l'amour* ».

Avait-il donné assez d'amour et quelle forme d'amour ?

Lui qui craignait la mort.

## La solitude

La solitude n'est pas juste une pathologie sociale. Le fait de se sentir seul a maintenant une explication scientifique. Des chercheurs américains auraient découvert une zone dans le cerveau qui s'activerait avec le sentiment de solitude.

Bien qu'entouré, Xavier se sentait seul depuis quelque temps. Il fredonnait souvent « *la solitudine* », une chanson italienne chantée par *Laura Pausini*.

Il ne pouvait partager avec personne sur sa maladie. Non pas pour se plaindre ! mais juste parler de son vécu et des difficultés qu'il rencontrait quotidiennement comme ramasser la monnaie sur un comptoir, s'endormir avec son bras droit qu'il ne savait où mettre, des fatigues chroniques qui le clouait dans un fauteuil que rien d'imaginer se rendre dans le fauteuil d'en face paraissait inatteignable.

Sa femme n'avait pas l'air d'être dans l'empathie à son égard et sa propre famille se délitait.

Subir sans se plaindre.

Car il savait que parler de son état le mettrait au ban de la société. Il perdrait irrémédiablement l'espoir de retrouver une autonomie financière signe d'une nouvelle liberté. Alors il essayait de feindre autant qu'il pouvait et autant qu'il pourrait. Parfois, on lui faisait remarquer le fait qu'il boitait. Il répondait avec sourire :

- « *Une vieille blessure de guerre, une chute de cheval, qui réapparaît lorsque je suis fatigué ou le temps humide* ».

Trompait-il son monde ? Xavier, lui, était capable de détecter si une personne était atteinte de ce syndrome simplement en la croisant dans la rue.

Xavier emmenait souvent son fils avec un ou deux camarades de classe faire une activité le week-end. Il se demandait si les parents accepteraient que leur fils se fasse conduire par un parkinsonien.

Déjà que sa paternité tardive le faisait paraître pour un « *vieux* » à la sortie de l'école où certaines mères avaient l'âge d'être sa fille. Et cette sacrée manie de l'appeler « Monsieur » alors que lui les appelait par leur prénom et les tutoyait.

Il avait essayé d'expliquer sa maladie à son fils sans en cacher la gravité.

- « Tu vas mourir ? » demanda-t-il
- « Non pas maintenant ! » répondait Xavier

La maladie de son père était pour le moment assez abstraite tant qu'il pouvait jouer avec au foot ou faire un catch sur le lit.

Il avait déjeuné avec l'une de ces anciennes « *petite amie* ». Ils ne s'étaient pas vus depuis des dizaines d'années. Lorsqu'il lui avoua pendant le déjeuner sa maladie, il sentit le changement de regard qu'elle avait sur lui. D'un coup, si comme si elle venait de rayer Xavier de son carnet d'adresse et s'empressa de mettre fin à la rencontre peut-être par peur d'une quelconque contagion mais surtout parce qu'il ne servait plus rien.

Alors, souvent il forçait un peu les doses de pilules de dopamine qu'il ingurgitait quotidiennement. Cela le rendait un peu « *speed* » mais tellement opérationnel avec des sensations décuplées par rapport à l'habitude.

Xavier essaya de fréquenter une association de lutte contre cette maladie. Il se disait qu'au moins, entre eux, ils pourraient se comprendre. C'est d'ailleurs la sensation qu'il avait eu lorsqu'il rencontra son Président, lui-même atteint d'un Parkinson. Xavier avait été invité en sa qualité d'administrateur de l'association à un déjeuner avec des permanents non malades et le Président. Bien que ce dernier ne fût pas très disert, il y eut une connivence immédiate entre les deux hommes. Nul besoin d'échanger, on se comprenait.

Dans un mariage, il croisa à un buffet un des invités dans lequel il reconnut les symptômes que celui-ci ne pouvait pas cacher. Il s'approcha de lui et demanda pourquoi il était dans cet état, bien qu'il en sache la réponse. Lorsque Xavier avoua qu'il était atteint du même mal en lui montrant sa boîte de dopamine qu'il avait dans sa poche pour lui prouver son état, les deux hommes se sentirent soudainement très proches et complices.

Mais rencontrer d'autres malades le renvoyait finalement à son propre sort et à son aspect inéluctable. Il passait des nuits entières à rechercher des traces d'espoir sur Internet. Les annonces s'enchaînent mais aucun miracle en vue. Il faudra attendre ! oui, mais combien de temps ?

Tous les six mois, il rencontrait le neurologue de ce grand hôpital parisien qui le suivait depuis le début. A chaque fin de consultation, il lui demandait invariablement s'il y avait des pistes ou des avancées sérieuses. A chaque fois, le médecin lui répondait dans la négative.

La solitude l'accompagnait aussi dans ses angoisses sur l'inévitable futur qui allait se produire. Dans l'association de lutte contre la maladie qu'il avait fréquentée, un slogan avait été trouvé dans la communication pour lever des fonds « *Parkinson on n'en meurt pas mais on en souffre à mourir !* ».

Il comprenait que le slogan devait être choc pour marquer les esprits des donateurs mais il rappelait aussi les souffrances qu'il avait vue sur des parkinsoniens célèbres comme le pape Jean-Paul 2.

Que se passera-t-il quand la maladie va dégénérer ? Saura-t-il y faire face ? Là encore, c'était des questions qu'il ne pouvait partager avec personne.

Il souhaitait tenir encore quelques années le temps que son fils grandisse et quitte le cocon familial.

Mais d'ici là, Xavier voulait retrouver une activité professionnelle qui lui donne cette liberté financière pour vivre ces quelques années où il pense encore être valide et cramer sa vie.

## *Epilogue*

Les capacités de changement du cerveau « *qui n'est pas figé une fois pour toutes, mais modulable* », selon John Arden, célèbre *neuroscientist* américain.

Bien sûr, il est difficile de déterminer à travers l'histoire de Xavier si les circonstances de cette vie *avant* qu'il ne se sache malade ont été suffisamment déterminantes pour détraquer son cerveau et créer ce syndrome extrapyramidal.

Un autre parcours aurait-il conduit aux mêmes conséquences ?

La seule certitude est que tout ce que nous subissons ou vivons impacte des parties différentes de notre cerveau au risque de le cabosser.

Néanmoins, cet organe possède une faculté encore inconnue : la résilience, ce terme renvoie d'une manière générale à la notion de résistance aux chocs.

En quelque sorte une possibilité pour le cerveau de se régénérer. Il serait possible de le recâbler. Il faudrait en quelque sorte faire le chemin inverse de celui qui a amené les blessures.

Une des pratiques serait de passer en mode « *aller vers* » plutôt que de chercher à « *s'éloigner de* » sa mauvaise habitude.

Néanmoins, nous réagissons tous différemment aux événements les plus durs de nos quotidiens. Certains se retrouveront terrassés, résignés et détruits par une perte d'emploi ou une rupture, d'autres se soigneront et rebondiront avec détermination.